

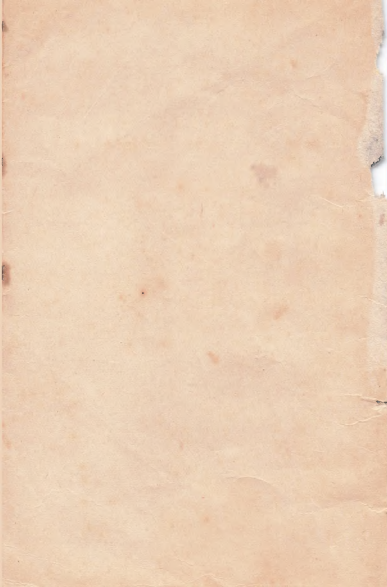
Collection POLICE

75^c

WILLIE COBB

CELUI QUI SAVAIT





Celui qui savait

Roman policier inédit

par WILLIE COBB

CHAPITRE PREMIER

L'AUBE AU VILLAGE

La nuit s'en allait. Les premiers rayons de l'aube traînaient à l'Est avec de brusques éclats roses trouant les nuages. Le bois de Sologne, humide et vert, recommençait à vivre. On entendait des bruits furtifs, glissements de couleuvres, gazouillis d'oiseaux s'éveillant et, de temps en temps, le brisement de branches sèches au ras de terre indiquant le passage d'un gros hérisson ou d'un lièvre.

Le Chétif ouvrit les yeux, les frotta puis, d'un coup de reins s'assit sur le lit de feuilles sur lequel il avait dormi, au cœur d'un buisson. Il écouta. Autour de lui, il n'y avait que le bruissement de petites vies animales, rien qui put vous ennuyer ou vous faire du mal. Alors, il soupira d'aise et, se levant, se secoua pour se débarrasser des brindilles attachées à ses vêtements.

Ce n'était pas que le Chétif fut coquet. Il portait un vieux pantalon de velours brun attaché à la ceinture par une natte formée de trois ficelles, un chandail usé à même la peau et par là-dessus une veste de gros tissu bleu. La caractéristique de ce costume bizarrement composé, c'est que toutes ses pièces paraissaient trop grandes. Car le chétif bien qu'il eut atteint et peut-être dépassé la cinquantaine, avait à peu près la taille d'un gamin de quinze à seize ans. Pour ceux qui ne le connaissaient pas, il y avait là matière à surprise. Lors-

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

qu'on le voyait de dos, on le croyait tout jeune; lorsqu'on l'avait rejoint on était tout étonné d'apercevoir une figure fripée, sillonnée de petites rides qui, formant un fin réseau autour des yeux, leur donnaient un air de se moquer du monde.

Mais tout le monde, dans ce coin de la Sologne et à une vingtaine de kilomètres alentour, connaissait le Chétif. C'était en quelque sorte le chemineau officiel. On l'employait par ci par là à de menus travaux qui ne demandaient pas grande force et quand il ne travaillait pas, personne ne lui refusait un quignon de pain, une assiettée de soupe et, quand il faisait froid, un coin de grange.

Mais, en général, le chemineau préférait coucher dehors. Cela venait d'une aventure fâcheuse qui lui était arrivée, il y avait quelques années. Une nuit qu'il reposait dans un hangar de ferme, niché dans du foin, un incendie avait éclaté au-dessus de lui, dans le grenier à fourrage. Le Chétif se trouvant là, on l'avait accusé du méfait, arrêté, jeté en prison et il aurait certainement été condamné si on avait pu découvrir la moindre preuve contre lui. Mais on n'avait trouvé dans ses vêtements ni allumettes ni briquet et l'échelle qui conduisait de la grange au grenier en question avait été retirée quelques instants avant qu'il s'installât. On en avait donc conclu que l'incendie, provoqué par quelque imprudence couvait déjà depuis plusieurs heures et le Chétif avait été renvoyé. Mais il avait gardé de cet unique contact avec la justice de son pays une terreur abominable et la seule apparition du képi d'un gendarme le plongeait dans un effroi qu'il ne pouvait vaincre. C'est pourquoi il préférait dormir en pleins bois, au plus profond d'un taillis.

Donc, s'étant levé, le Chétif prit dans l'espèce de bissac posé à côté de lui et toujours rempli d'un tas de choses bizarres, chiffons, objets cassés qu'il ramassait sur les chemins ou dans les rues de village, un morceau de pain, un vieux petit bout de fromage de chèvre. Il mangea avec appétit, s'interrompant pour ré-

pondre en sifflant aux saluts que les oiseaux s'envoyaient d'un arbre à l'autre. Ceci fait, il eut soif. Il savait qu'à deux pas de lui coulait un ruisseau qu'on nommait la Sauvagère. Il s'y désaltérait en attendant qu'un habitant du village lui offrit un verre de vin. Comme il remontait son bissac sur son épaule, prenait le bâton qui lui servait de canne, il leva la tête, écoutant. On marchait non loin de là. Mais le pas était léger et ne révélait pas de bottes. Ce n'était donc pas les gendarmes. Il attendit l'apparition du « levé tôt » qui parcourait déjà le bois à cette heure :

— Tiens! C'est le Chétif! dit une voix. Comment que tu vas, le Chétif?

Sortant d'un buisson, un enfant venait d'apparaître, un beau petit garçon de onze ou douze ans, brun et frisé avec une figure fraîche et gaie :

— Ça va, répondit le chemineau, souriant de toutes ses petites rides cocasses. Comme ça, te v'là déjà dehors, Jacquot?

Le gosse s'avança, les mains dans ses poches :

— Si on t'en parle, tu diras que tu sais rien. Je suis parti de la maison parce que...

— J'parie que j'sais pourquoi...

— T'es trop curieux. Ça regarde personne et c'est mes affaires.

— J'aurai pas besoin de toi pour savoir, déclara le bonhomme.

Jacquot se laissa tomber sur l'herbe toute mouillée de rosée :

— Ça, je sais pas comment tu t'y prends, le Chétif. Mais tu sais toujours tout avant tout le monde. C'est peut-être parce que tu n'es pas grand et que tu te glisses partout, hein?

— Oui, et puis aussi parce que j'ai l'oreille fine. Tiens! N'importe quel bruit, de loin, je peux dire ce que c'est. Et quand on parle, même tout bas, pas besoin d'être tout près pour entendre. Ainsi, cette nuit, j'dormais, autant dire. Eh ben! J'ai entendu tout de même qu'on venait poser des collets par là, du côté de la

Sauvagère et, avant que le jour soit levé, on est revenu... J'parie que le Michel Ferrand a encore braconné par ici...

— Chut! Tais-toi donc! Tu vas pas le vendre, tout de même!

Le Chétif secoua la tête :

— Le vendre à qui? Aux gendarmes? Pas de danger que je m'frotte à cette vermine-là! Assez d'une fois... J'parie, moi, que c'est à cause de Michel que t'es dehors si tôt... Pourquoi que tu me fais une mauvaise figure? Y a rien de mal, j'pense. Ta mère, elle est assez gentille et brave pour qu'un galant veuille l'épouser et t'as rien à y voir.

La physionomie du gamin avait changé; elle devenait sérieuse et ce fut avec une gravité assez inattendue qu'il répondit :

— J'me demande encore comment que tu sais ça. J'croyais bien qu'y avait que moi qu'étais au courant. Bien sûr qu'y a rien de mal. Le Michel est bon gars. J'dis pas que ça m'ennuiera pas d'n'avoir plus maman à moi tout seul... Mais c'est pas moi qui irai contre. Seulement...

Il baissait la voix

— Seulement le Chétif faut pas que ça se sache. Tu comprends c'est pas un métier de braconner. Faudra que Michel prenne un autre état pour se mettre en ménage. Alors faut pas que le père Dumas se doute de la chose... Il serait capable de nous mettre à la porte, maman et moi...

Le Chétif haussa les épaules :

— Tu me fais rire! Un état! Michel peut en avoir deux, s'il veut. Son père est le charpentier du pays et sa belle-mère tient le débit de vins, avec ça...

— Faut croire que ni l'un ni l'autre ne lui plaisent...

— Oui... et pis, y a peut-être ben autre chose qui lui plaît pas.

— Quoi?

— Suffit. C'est pas des choses qui regardent les gosses. Où que tu vas, maintenant?

— J'vas faire un tour dans les bois avant d'aller à l'école. Et toi?

— Moi, j'vas au village voir si y a de l'ouvrage, c'matin. Sinon, j'irai plus loin. Au revoir, le Jacquot!

— Au revoir, le Chétif!

L'enfant s'en alla, flânant. Le chemineau prit le chemin opposé, celui conduisant au village qu'il trouverait tout juste s'éveillant.

Le Chétif n'était pas bête et comme il n'avait absolument que cela à faire, le plus grand intérêt de sa vie était de connaître toutes les histoires des pays où il rayonnait. C'est ainsi qu'il était au courant de l'histoire de Sandrine, la mère de Jacques, de celle de Michel Ferrand et même de bien des choses ignorées.

Sandrine Berthaut était la petite cousine d'un homme du pays nommé Guillaume Dumas, un paysan fort riche, disait-on, et qui l'était devenu en pratiquant l'usure, c'est-à-dire en prêtant à gros intérêts de l'argent aux fermiers, aux cultivateurs et aux commerçants de tous les environs. Madré, sordide, insensible le père Dumas n'avait qu'une passion au monde : amasser et non seulement de l'argent mais des terres, des vignes, des maisons, tout ce qui constituait une valeur.

Il avait recueilli Sandrine chez lui quand elle avait seize ans. Elle était la fille d'un cousin à lui, une espèce de fou qui avait quitté un beau jour le pays pour aller chercher fortune. On ne l'avait jamais revu et sa femme et sa fille, abandonnées, avaient vécu comme elle avaient pu. Mais, à quinze ans et demi, Sandrine, une jolie fille, avait eu un malheur. Elle s'était laissée séduire par un « monsieur » de passage dans le pays un beau jeune homme en villégiature chez un châtelain des environs. Bien entendu, cette idylle avait duré ce que durent les histoires de ce genre. Le garçon était reparti, laissant la pauvre Sandrine enceinte. Sa mère, malade depuis longtemps n'avait pu résister à ce nouveau chagrin. Et Sandrine, orpheline et mère, l'eut peut-être suivie si le père Dumas n'avait eu un bon mouvement fort surprenant de sa part. Il l'avait recueillie

chez lui où elle avait élevé son petit Jacques. On disait bien, et c'était évidemment la vérité, que le père Dumas resté célibataire avait trouvé ainsi l'occasion d'avoir pour rien une femme active et propre qui tenait la maison. Mais Sandrine estimait que c'était bien le moins qu'elle rendit ces services là en échange du logement, de la nourriture et de l'entretien pour elle et son fils.

Seulement, depuis quelque temps, il y avait quelque chose de nouveau dans l'existence de Sandrine :

Elle avait vingt-huit ans; c'était une jolie brune, bien faite avec de beaux yeux francs, des cheveux épais — ce qu'on nomme au village un beau brin de fille. Et il était tout naturel que Michel Ferrand, un garçon de son âge se fut épris d'elle et songeât à l'épouser.

Seulement ce Michel un drôle de garçon. Fils d'Hubert Ferrand le charpentier il ne mordait pas plus au métier de son père qu'il ne voulait s'occuper du petit débit de vins que tenait sa belle-mère Françoise la seconde femme de son père. Il n'y avait pas meilleur cœur que lui mais il n'aimait que courir les bois et braconner. Il trouvait bien à vendre par ci par là quelques lièvres ou quelques perdreaux; mais cela ne constituait pas une position suffisante pour songer à se marier. Et, comme l'avait laissé entendre le petit Jacques, il cherchait quel métier pourrait lui convenir.

Il était logique que Michel abandonnant la place qui aurait dû lui revenir auprès de son père, un autre la prit. Un ouvrier nommé Hugues Terrisse travaillait depuis plusieurs années avec le charpentier et comme l'histoire du chien qui, refuse sa pâtée et n'admet pas qu'un autre la mange est éternelle, Michel ne pouvait souffrir cet homme qu'il accusait d'être fourbe, faux et de lui prendre la confiance de Ferrand.

Ce matin-là, le petit Jacques s'était levé de bonne heure comme il le faisait souvent, d'abord parce que, comme son ami Michel, il aimait courir les bois et aussi parce qu'il savait qu'en parlant, lui-même, le fils du charpentier s'arrêterait sous les fenêtres de la cham-

bre de Sandrine. Tous les deux avaient toujours des foules de choses à se raconter et le petit, par une discrétion charmante, ne voulait pas avoir l'air d'être curieux. On sait bien que les grandes personnes ont entre elles des secrets qui ne regardent pas les enfants.

En effet, comme toujours, quand la lumière du jour avait paru et que son fils était sorti, Sandriné avait ouvert tout doucement sa fenêtre et à peine avait-elle accompli ce geste qu'une ombre s'était glissée le long de la maison du père Dumas.

Cette maison était située tout au bout du pays. Elle était grande, spacieuse mais singulièrement placée. Le devant, borné par un mur bahut surmonté d'un treillage s'ouvrait par une grille. Mais cette grille était bien inutile car aussitôt qu'on contournait l'habitation, on s'apercevait que le reste du terrain n'avait pas de clôture. Derrière s'étendait une ancienne carrière désaffectée où se voyait un véritable chaos de pierres et de gravats. Il eut été facile de faire combler et arranger cela mais le père Dumas déclarait que cela ne le gênait pas. La vérité est qu'il était beaucoup trop avare pour payer le travail. Certaines gens avaient fait observer au bonhomme qu'on pouvait arriver chez lui comme on voulait et que c'était assez dangereux. Mais le village se trouvait à l'écart de la grande route, on y vivait en confiance et, de mémoire d'homme, sauf quelques chapardages de lapins ou de poules imputables à des gamins il n'y avait jamais eu de vol dans le pays. De plus, on savait que Dumas avait des armes et qu'il n'eut pas hésité à tirer si quelqu'un avait tenté de s'introduire chez lui.

Quant aux visites matinales et bien innocentes de Michel à Sandrine, il les ignorait. Sandrine savait que si elle parlait de se marier, il y aurait du tirage et elle préférerait attendre pour avertir son cousin que la chose fut toute proche.

Michel appelait tout doucement :

— Sandriné! Tu es là?

Elle se pencha. Vêtue d'un peignoir à fleurs, les cheveux encore tout ébouriffés, elle était charmante :

— Oui. Me voilà...

Le garçon se coula comme un chat le long de la maison :

— Il y a du nouveau, Sandrine. Je crois bien que j'ai trouvé quelque chose qui me convient.

— Où cela ?

— Près d'Orléans. Une place de gardien et de garde-chasse dans une grande propriété, chez un monsieur riche...

Elle fit entendre un petit rire :

— Garde-chasse ! C'est drôle pour un braconnier !

— Bah ! Je me mettrai au métier plus facilement que beaucoup d'autres. Dès que je serai installé dans la place, nous nous marierons et je vous ferai venir, toi et le petit. Je n'en ai pas parlé tout de suite, tu comprends. Mais dès que je pourrai, j'en toucherai un mot au patron... Est-ce que ça t'irait, Sandrine ?

— Oui, bien sûr. J'irai n'importe où avec toi. Tu es si bon, mon Michel.

— Je ne suis pas bon, grogna le garçon en secouant la tête. Mais je t'aime bien, Sandrine, et le gosse aussi. Je voudrais que vous soyez heureux tous les deux.

Il avait une bonne figure ronde tannée par le grand air, une expression franche et joyeuse. On devinait un brave garçon un peu sauvage, impatient de toute contrainte, incapable de s'adapter à la vie d'atelier. C'est ce qui, d'ailleurs, l'avait écarté du métier de son père :

— Je suis venu te dire que je pars pour Orléans, tout à l'heure. J'ai rendez-vous avec le monsieur pour m'entendre. Je rentrerai ce soir. Et j'espère bien avoir une bonne nouvelle à t'apprendre...

Il se haussa en se cramponnant à la barre d'appui pour mettre une paire de baisers vigoureux sur les joues de la jeune femme. Puis avec les mêmes précautions qu'à l'arrivée, il prit par la carrière et disparut. Sandrine rentra, referma sa fenêtre et commença à s'habiller. Le père Dumas n'allait pas tarder à se ré-

veiller et il grognerait s'il ne trouvait pas son café chauffant doucement sur le coin du poêle.

D'ailleurs, le village de Sarcelotte s'éveillait maintenant. On retirait les volets de la devanture des boutiques. Sur la porte de l'atelier du charpentier, on voyait Hubert Ferrand, le père de Michel, fumer sa pipe. Il avait l'air soucieux, le brave homme et il regardait d'un œil mécontent et consterné le débit de vins situé à côté et que tenait sa femme, Françoise Ferrand.

C'était son cauchemar, ce débit de vins, et il y avait de quoi. Il l'avait acheté pour satisfaire un caprice de sa seconde femme qui prétendait vouloir faire du commerce et s'y entendre. Mais il y avait déjà un café sur la place et si ce dernier était fréquenté par presque tous les gens du pays, l'autre n'attirait presque personne. Cette grande femme nonchalante ne s'entendait pas à retenir la clientèle. Or, Hubert, très amoureux de Françoise, s'était endetté pour monter cette malheureuse affaire. Le père Dumas à qui il avait emprunté des fonds avait une hypothèque sur la maison; l'argent ne rentrait pas. Bien mieux, on devait de l'argent aux fournisseurs et, pour s'en tirer, il faudrait se décider à contracter un nouvel emprunt. Malheur! Malheur! Ils auraient pu être si tranquilles! Il avait fallu que Françoise eut cette fâcheuse idée et que lui fut trop faible pour refuser de la suivre.

— Allons! se dit-il. Faut que je me décide à aller voir le père Dumas ce matin. C'est après-midi, j'aurai point le temps. Faut commencer la réparation de la charpente, là-haut dans le clocher et y en aura pour plusieurs jours...

— Bonjour, patron! Ça va, ce matin?

Il se retourna en retirant sa pipe de sa bouche. C'était son ouvrier, Terrisse, qui arrivait :

— Oui, ça va. Tu vas chercher les madriers?

— Oui. Je me suis entendu avec Bernard Lanvin le charretier. Nous serons de retour pour midi.

Bon, sois pas en retard, hein? Nous monterons là-haut à une heure...

Il montrait le clocher de la petite église s'élevant gaiement dans le ciel clair, au bout d'une rue qui paraissait de la place.

— Entendu, répondit l'autre en s'éloignant.

Hubert n'était pas fâché de le voir s'en aller... Ce n'était pas qu'il manquât de confiance en lui; mais cela l'ennuyait de raconter ses ennuis et si l'autre l'avait vu se rendre chez l'usurier, il n'eut certainement pas manqué de le questionner. Et d'autre part, il ne fallait pas perdre trop de temps puisqu'on avait décidé d'aller voir après déjeuner la réparation du clocher.

A ce moment-là Michel d'un pas alerte s'en allait vers la gare la plus voisine prendre le train pour Orléans. Terrisse parlait en charrette pour chercher le bois. Sandrine maugréait car elle venait de constater que son fils n'était pas venu chercher sa gibecière. Il devait faire l'école buissonnière. Hubert Ferrand, le dos un peu courbé comme sous un poids douloureux s'achemina vers la maison de l'usurier.

Dans le village de Sarcelotte, le jour était levé.

CHAPITRE II

L'USURIER

— Cousin, dit Sandrine, c'est Hubert Ferrand qui veut vous voir.

Le père Dumas était dans sa chambre à coucher où il passait le plus clair de sa vie. Quoique sa maison comportât pas mal de pièces, aucune ne lui plaisait autant que celle-là. Il n'en sortait guère qu'aux heures des repas et pour aller faire un tour dans ses champs. Les mauvaises langues disaient que c'était parce qu'il voulait toujours avoir sous les yeux un certain meuble qui contenait son argent. En hiver, on y mangeait même car cela épargnait le feu et Sandrine, pour ne pas geler, était obligée de se réfugier dans la cuisine. Car le vieux était d'une avarice telle qu'elle dépassait l'imagination.

Cette pièce était spacieuse, avec des meubles solides et scrupuleusement propres. C'était lui qui l'entretenait, par méfiance. A première vue, rien n'y révélait le métier qui donnait à l'usurier le plus important de son revenu et il fallait regarder à deux fois pour apercevoir, près de la fenêtre, un vieux petit bureau sur lequel avaient été signés bien des papiers qui avaient consommé la ruine et le malheur des malheureuses gens acculés à emprunter.

Quand Hubert se présenta à la porte, escorté par Sandrine, le père Dumas ne se dérangea même pas. Assis dans un fauteuil à côté d'une table où était posée une tasse de café au lait, il achevait de manger une tartine de fromage blanc :

— Te voilà de bien bonne heure ! dit-il d'un air bonasse. Tu ne travailles donc pas, ce matin ?

— Non. J'ai envoyé Terrisse chercher du bois dans un chantier. Après le déjeuner, on va aller pour réparer le clocher...

— Voilà le beau temps, dit le vieux, le travail va reprendre. En somme, tu n'es pas mécontent ?

Au premier coup d'œil jeté sur le visage de Ferrand à son entrée, il avait acquis la certitude du contraire. Mais c'était son système de ne jamais avoir l'air de se douter que les gens pussent avoir besoin de lui !

— Justement, père Dumas, dit Hubert qui paraissait assez embarrassé, c'est à ce sujet que je viens...

— Parfait ! Parfait ! Ton papier est là, tu sais, dans le bureau. Il est à ta disposition le jour où tu m'apporteras l'argent. Si tes affaires marchent...

— Ecoutez, dit Hubert, vous vous moquez de moi, père Dumas. Vous êtes du pays, vous savez bien ce qui se passe. J'ai acheté ce fond de marchand de vins à côté de mon atelier. La clientèle ne vient pas vite, il y a de la concurrence. Et j'ai encore des billets de fonds à acquitter.

— Faut de la patience. Ne te tourmente pas. Y a pas de raison pour que le débit ne marche pas...

— Enfin, quoi qu'il en soit, l'hiver a été dur et je

viens vous demander s'il vous serait possible de m'avancer...

— Hé! Hé! C'est difficile, ça. Tu dis que les affaires sont dures. Et les miennes donc! Les terres ne rapportent pas grand'chose. Je veux bien rendre service quand je le peux, mais avec des gens de votre sorte... on sait pas quand on sera remboursé...

— Je vous l'ai dit, père Dumas. J'ai un peu de travail. Je vous donnerai quelque chose sur ce que je toucherai. Mais il me faut faire face aux paiements ce mois-ci...

— Bon, bon, dit le père Dumas. Ça peut s'arranger. Seulement, tu comprends, c'est embêtant. J'ai pris une hypothèque sur la maison pour te rendre service. Je suis pas un tigre, hein? Je te ferai pas vendre. Mais si j'avais besoin d'argent moi-même... Obligez donc les gens... Enfin, combien te faudrait-il?

— Cinq mille francs...

— Heu! Tu n'y vas pas de main morte! Où veux-tu que je les prenne? Tu sais ce que je vais devoir faire? Emprunter moi-même... Attends! Tu es pressé?

— Oui... J'ai peur qu'on vienne aujourd'hui me réclamer...

— Tu pouvais pas t'y prendre plus tôt? Attends, j'ai touché quelque chose ces jours-ci... Je vais voir...

Il alla fouiller dans le tiroir du petit bureau :

— J'ai là quatre mille francs. Est-ce que ça suffirait?

— Non... J'ai calculé au plus juste. Il y a des notes en retard au bistrot.

— Je vais être franc, déclara Dumas. J'ai pas les mille francs qui manquent et les quatre mille francs que je te donne, je les dois moi-même. J'irai ces jours-ci à Orléans et je demanderai la somme à quelqu'un... Mais tu vas me faire tout de suite le billet... Tu as confiance?

— Naturellement...

Les mains d'Hubert tremblaient. On sentait qu'il brûlait de tenir cet argent et qu'il craignait quelque tour du vieux :

— Bien, reprit Dumas. Sais-tu ce qu'on va faire? On va déchirer l'ancien billet et mettre tout sur le même. Six mille, la dernière fois, cinq mille cette fois-ci... Et là-dessus, pas un sou remboursé. Avec les intérêts, ce que je serai obligé de payer au prêteur... Mettons douze mille tout ronds... et ça n'est pas cher par le temps qui court.

Hubert sentait bien qu'il s'enfermait. Mais il était entraîné contre toute raison par les événements. Il avait des dettes. Emprunter à Dumas, c'était, bien sûr, découvrir Paul pour couvrir Pierre. Mais c'était aussi gagner du temps. Il espérait toujours que les choses s'arrangeraient, que le débit de vins marcherait. Et puis, la réparation du clocher lui serait payée un bon prix; il pourrait commencer à s'acquitter. C'est ce qu'il expliqua au vieux :

— Bon, bon, dit celui-ci. Je vais te donner les quatre mille francs. Mais d'abord... le billet!

Il cherchait dans le fameux tiroir :

— Où diable est-il? Je ne me rappelle plus où je l'ai rangé... Ah! oui; je l'ai rangé ailleurs... Ça ne fait rien. Je vais faire l'autre. Demain, je te le rendrai. Nous disons donc... douze mille francs...

D'une grosse écriture appliquée, il rédigea le billet. L'autre le signa en tremblant. Il avait peur que Dumas se ravisât :

— C'est entendu... Demain, j'aurai cherché le premier billet. Je te le rendrai. Et dans quelques jours, je te donne les mille francs pour compléter la somme...

Ferrand sortit, serrant dans sa poche cet argent qui lui coûtait si cher. Mais ce qui lui importait, c'est que la catastrophe immédiate fut évitée.

Il rentra à son atelier, travailla jusqu'à onze heures, déjeuna, puis fuma tranquillement sa pipe en attendant Terrisse qui ne pouvait tarder à revenir.

Terrisse et la charrette de bois étaient revenus à onze heures. Mais il fut convenu que le charretier irait manger un morceau avant de déposer le bois sur la place. Et Terrisse, au lieu de rentrer directement dans

le village, passa par les bois. Il marchait en sifflotant, les mains dans ses poches. Mais la chanson ne semblait pas exprimer la gaieté de son cœur. Il semblait suivre une idée qui le préoccupait beaucoup.

Tout à coup, il tressaillit. Il avait l'impression qu'on marchait non loin de lui. On eût dit que quelqu'un suivait le même chemin que lui. Il écouta mieux, et discerna deux pas différents. L'un un peu lourd qui écrasait la mousse et les feuilles, l'autre très léger :

— Ah! C'est toi, galvaudeux! dit-il rudement. Toujours à trainer par ici. Tu ne peux donc pas travailler au lieu de rôder...

Le Chétif était à deux pas de lui :

— Excusez, m'sieu Terrisse, répondit-il d'un ton où perçait une espèce de raillerie. J'travailles quand je peux. Pas ma faute si y avait rien pour moi à Sarcelotte. J'fais point de mal à être dans les bois.

— Pas sûr, grogna l'autre.

Le second pas s'était arrêté en même temps que celui du chemineau mais le compagnon du Chétif restait invisible. Terrisse haussa les épaules :

— Oui, tu fais l'innocent. Tu sais, moi, j'aime pas les feignants. Si jamais j'entends dire que tu as chappardé quelque chose, je mets les gendarmes à tes trousses.

Il s'éloigna. Derrière lui, le petit Jacques, sorti d'un buisson, fit un pied de nez :

— Je me suis pas montré. Il est méchant. Il serait capable de raconter au père Dumas que j'ai pas été à l'école ce matin. Tandis qu'avec maman, je suis tranquille. Elle dira rien. Ecoute, tu sais ce qu'on va faire, Chétif? On va passer par la carrière. J'entrerai par la fenêtre de la cuisine. Ni vu ni connu... Et si je peux trouver un morceau pour toi, je te le donnerai.

Sortis du bois, ils contournèrent l'ancienne carrière puis se glissèrent entre les pierres :

— Tu connais la carrière, Chétif?

— Bien sûr, dit l'autre. J'y suis venu coucher souvent, dans des trous.

— Tu sais ce qu'on dit?

— A propos de quoi?

— De la carrière, puisque c'est de ça que je te parle... Tu n'as jamais eu peur la nuit, ici? Quand il fait noir, les pierres prennent des drôles de formes. On dirait des hommes et des bêtes...

Il montrait l'amas des blocs. Certains étaient restés comme suspendus aux flancs de la carrière. Cela formait comme un étrange chaos qui à la nuit devait prendre, en effet, un singulier aspect.

— Moi, j'ai peur que des gendarmes, dit le Chétif. Alors, qu'est-ce qu'on dit?

— On dit que là-dessous, dans les pierres, y a l'ouverture d'un souterrain et que ce souterrain, autrefois, conduisait dans un vieux couvent aujourd'hui démoli... Tu sais? A l'endroit où il y a une vieille croix? Il paraît que le couvent, c'était là. C'était au temps des guerres...

— Quelle guerre? La dernière?

— Non... Y a bien plus longtemps. Sous les rois. Ça servait aux moines à se cacher. Tu comprends? Quand on attaquait le couvent, ils filaient. Je voudrais bien retrouver l'entrée du souterrain...

— C'est des bêtises, déclara le chemineau. S'y avait ce que tu dis, on le saurait dans le pays...

— Moi, reprit le petit que l'incrédulité de son ami vexait, je suis sûr que le vieux le sait.

— Quel vieux?

Jacques baissa la voix :

— Le père Dumas, tiens! Ecoute, Chétif, je vais te raconter un secret.

— J'y tiens pas. Quand on est curieux, ça vous retombe toujours sur le nez.

— Pourtant, tu l'es, toi, curieux. T'es toujours à te fourrer partout pour essayer de voir et d'entendre ce qui se passe.

— C'est pas la même chose. Moi, j'aime bien apprendre. Ça m'amuse de voir le fond des gens, mais je ra-

conte jamais rien. Bien sûr, si je voulais, j'en sais long sur les habitants des villages où je viens...

— Même sur celui-ci ?

— Tu crois que Sarcelotte est pas pareil aux autres ? Mais suffit. Ce que je sais, c'est pour moi. Quand je suis tout seul, j'y pense et ça m'amuse. Mais ça regarde personne, t'entends ?

Jacques haussa les épaules :

— Ça m'est bien égal. Allez, viens. Il doit se faire tard, faut que je sois rentré pour déjeuner.

— Tu seras battu pour pas être allé à l'école ?

— Maman me bat jamais. Seulement, si le vieux le savait, ça se passerait peut-être pas aussi bien.

Dégringolant à travers les pierres qui roulaient sous ses pieds, il gagna l'espace de cirque formé par le fond de la carrière, suivi par le chemineau. Celui-ci, tout à coup, le tira par la manche :

— Qu'est-ce que c'est donc que tu voulais me dire tout à l'heure ?

Le gosse se mit à rire :

— Je croyais que ça t'intéressait pas !

— Dis tout de même.

Jacques devait avoir terriblement envie d'étonner son compagnon par une révélation sensationnelle et il ne se fit pas tirer l'oreille. Mais il baissa la voix de telle façon que ce n'était plus qu'un chuchotement où les mots devenaient presque inintelligibles :

— Voilà... C'était un soir, très tard, en été. Il faisait chaud. Maman dormait. Moi, j'avais beau faire, le sommeil ne voulait pas venir. La fenêtre était ouverte. J'ai sauté. Je ne voulais pas aller jusqu'à la carrière... Mais j'ai avancé un peu... Et tout d'un coup, j'ai vu...

— Quoi donc ?

— Je crois bien que c'était le vieux... Il marchait tout doucement. Il est entré dans le fouillis des pierres. J'ai attendu. Au bout d'un long moment, il est revenu... Est-ce que tu penses qu'il aurait trouvé le souterrain, toi ?

— Tu es fou! dit le Chétif en écarquillant les yeux. Qu'est-ce qu'y serait allé y faire?

— Y cacher son argent, pardi!

La main du vagabond s'abattit sur le bras de l'enfant, le serra :

— Malheureux! Dis jamais ça à personne! Y aurait de quoi... Tu sais donc pas comme le vieux est mauvais?

— Y serait capable de me tuer, hein? Je l'ai souvent pensé... sois tranquille, je dirai jamais ça qu'à toi..

— T'aurais pas dû me le dire, murmura le Chétif avec une espèce de terreur. Y a des choses comme ça qui portent malheur à ceux qui les savent. T'aurais pas dû... jamais...

— T'es pas brave, Chétif. Allons! assez causé. Viens jusqu'à la maison. J'vas voir à te donner quelque chose à manger...

Ils arrivèrent à la maison. Le petit poussa une exclamation sourde :

— Zut! Pas de chance! Il est pas dans sa chambre! Il cause avec quelqu'un dans la salle à manger... Ça doit être parce qu'il ne veut pas qu'on puisse voir le type du dehors. Et la fenêtre qui donne par ici est ouverte... Si je rentre dans la cuisine, il va m'entendre.

— Je m'en vais, dit le Chétif.

— Non. On va se planquer en bas de la fenêtre. Là, y pourra pas nous voir. Quand y sera rentré dans sa chambre, on ira trouver maman à la cuisine.

Tous deux s'aplatirent sous le rebord de pierre surplombant le sol. Même si Guillaume Dumas avait l'idée de regarder par la fenêtre, ce rebord les dissimulerait à ses yeux.

— Qui que c'est qui peut bien être avec lui? dit l'enfant à voix basse.

— T'occupe pas de ça, souffla l'autre.

On entendait nettement deux voix. Jacques ne s'était pas trompé. Si le vieil usurier avait entraîné son mystérieux visiteur dans cette pièce donnant sur la carrière, c'était parce qu'ils ne se souciaient évidem-

ment ni l'un ni l'autre d'être vus ou entendus ensemble.

Parfois, subitement, les deux voix baissaient, devenaient indistinctes. Ceci faisait que Jacques et le Chétif ne pouvaient comprendre qu'à moitié ce qui se disait. Et d'ailleurs, ils devaient s'en soucier fort peu...

Mais, en vérité, pour quelqu'un de curieux, c'eût été une chose étrange que cet entretien tronqué ou une phrase parfaitement claire était suivie d'un murmure où l'on ne distinguait plus rien...

— Bien sûr, disait une des voix, la chose est dangereuse... Mais, pour toi, ça vaudrait le coup...

Ici, un chuchotement assez long. Puis :

— Une planche d'un échafaudage qui tourne sous ses pieds...

— C'est un homme mort...

Là, des mots qu'en encadraient d'autres ne parvenant pas aux oreilles des deux écouteurs :

— Hypothèque... Elle ne pourrait pas payer... La maison vous reviendrait... Maître charpentier...

Ici, ils se mirent à parler si bas qu'on ne comprenait plus rien. Et, enfin, une voix qui était certainement celle de Guillaume Dumas dit clairement :

— Si tu fais ça, t'auras l'argent... Seulement, attention, hein? C'est ta peau que tu risques!

.....

Ils avaient entendu des pas qui indiquaient que, l'entretien terminé, les deux causeurs s'en allaient. Le Chétif dit tout bas :

— Je m'en vais... parce que si on se doutait...

Jacques était tout pâle. Sa bonne figure enfantine était comme convulsée de crainte :

— Tu sais qui était avec le vieux? C'était...

— Dis pas le nom, petit...

— T'as compris? Hein? Un mauvais coup, pour sûr... Moi, je sais contre qui... Je le connais, c't'homme-là... Il m'a toujours fait peur...

— Tais-toi, que je te dis! Mon Dieu! Pourquoi qu'on a entendu ça? Allons-nous en! Allons-nous en!

— Tu veux pas que j'aille chercher à la cuisine quèqu'chose?

— Non, dit le Chétif, j'voudrais déjà être loin... Y a des choses qui portent malheur quand on les sait... Laisse-moi m'en aller...

Le petit se cramponna à sa veste :

— Chétif, on pourrait peut-être empêcher...

— Qu'est-ce que tu dirais? Tu sais rien, en somme... Non, petit, crois-moi, dis jamais rien... Oublie ce qu'tu as entendu... Oublie... Moi, j'ai déjà oublié...

Jacques le vit disparaître dans la carrière d'où il regagnerait les bois. Il resta un moment indécis. Sa petite figure semblait avoir vieilli subitement. Mais les impressions, si terribles qu'elles soient sont fugitives. Quelques minutes après, il escaladait la fenêtre de la cuisine et on entendit la voix grondeuse de Sandrine reprochant à son fils d'avoir encore une fois fait l'école buissonnière, ce qui, disait-elle, ferait qu'il resterait toujours un ignorant...

CHAPITRE III

L'ACCIDENT

Il était une heure de l'après-midi. Dans la salle du débit, Hubert Ferrand, Hugues Terrisse et Françoise, la femme de Ferrand étaient réunis. Les deux hommes étaient prêts à partir pour leur travail.

— A ce soir Françoise, dit Ferrand.

Comme elle restait silencieuse, il s'étonna :

— Eh bien? Qu'est-ce que tu as? Tu ne veux pas me dire au revoir?

Elle tressaillit comme si elle revenait de très loin :

— Mais si, Hubert...

— Allons! Tu as quelque chose? Dis-le...

— Je n'aime pas l'ouvrage que vous allez faire cette après-midi...

— Pourquoi? dit le mari avec un bon rire. C'est

tout ce qu'il y a de rigolo! Nous allons réparer les margelles de l'espèce de puits dans lequel se trouve la cloche. Ce n'est pas le travail de tous les jours. C'est assez pressé, d'ailleurs, car le bois est pourri et le vieux Mathias, le sonneur pourrait bien se casser la figure un de ces jours...

— Cela me fait peur dit Françoise. Je te vois suspendu sur ce vide. Au fond est la cloche. Si tu allais te rompre les os?

— Tu en as de joyeuses! Tu sais, nous sommes comme les couvreurs, nous autres. Que nous travaillions à un mètre ou à vingt mètres de la terre c'est kif-kif...

— C'est égal, murmura-t-elle. Je n'aime pas ça... Sois prudent, surtout.

— Peureuse! dit-il en riant.

Il l'embrassa. Elle lui rendit son baiser distraitement; mais comme il allait sortir, elle courut après lui, se jeta dans ses bras. Etonné, il la serra dans ses bras :

— Eh bien? Eh bien?

Elle se détacha de lui comme honteuse en entendant Hugues Terrisse ricaner :

— Alors, moi, on ne me souhaite pas bonne chance? Moi, ça ne vous ferait rien que je me casse la figure, la Françoise?

Immobile, elle lui jeta un regard étrange, comme absent, où flottait de l'hésitation, de la crainte :

— Au revoir, répondit-elle presque à voix basse.

Les deux hommes s'en allèrent en riant. Alors, elle vint sur le seuil de la boutique pour les suivre des yeux :

C'était une grande blonde de vingt-cinq ans. Elle était beaucoup plus jeune que son mari qui l'avait épousée dans une grande flambée d'amour. Elle avait d'abord paru heureuse, elle semblait aimer Hubert. Mais, depuis qu'elle avait voulu monter ce commerce qui ne marchait pas, elle avait changé. Elle était souvent triste et son visage gardait une expression

inquiète. On ne l'aimait pas dans le village. Elle ne se mêlait pas aux potinages des commères et cela la faisait passer pour fière.

Hubert et Hugues entrèrent dans l'église par une petite porte de côté. Une fois qu'ils eurent disparu, elle resta les yeux levés, guettant le moment où on les verrait apparaître sur la corniche au-dessous du clocher, là où ils placeraient leur échafaudage pour contourner la fosse de la cloche.

Sur la place, les habitants se massaient. Dans un village comme Sarcelotte, on n'a pas beaucoup de distractions et c'en était une que cette réparation de la vieille église.

Françoise vit ainsi passer devant elle tous les gens qu'elle connaissait. Sandrine passa devant elle, tenant par la main son fils qui décidément, n'irait pas à l'école de la journée :

— Il n'est donc pas en classe ? demanda Mme Fer-
rand.

— Non, dit Sandrine. Il a couru les bois, ce matin, et à déjeuner, il n'a pas voulu manger. Il était tout drôle. Alors, nous nous promenons un peu.

Tout drôle... Il semblait bien que Jacques l'était car il regardait autour de lui avec des yeux un peu égarés. On eût dit qu'il cherchait quelqu'un. Tout à coup, il blêmit et serra la main de sa mère.

— Qu'est-ce que tu as ? interrogea celle-ci.

— Rien...

Il avait répondu cela en jetant un regard derrière lui. Sandrine chercha si elle apercevait quelque chose qui ait pu inquiéter l'enfant. Elle ne vit rien... rien que le Chétif qui se glissait dans les derniers rangs des curieux. Et ce n'était pas cela qui pouvait troubler Jacques.

Tout le monde avait les yeux levés vers le clocher. On apercevait maintenant les deux hommes qui installaient leur échafaudage au-dessous de la tour. Ils évoluaient là comme s'ils eussent été sur la terre ferme sans inquiétude, avec un parfait sang-froid et on

devinaient même à voir leurs têtes se tourner qu'ils devaient blaguer entre eux.

Terrisse, s'aidant du câble qui tenait l'échafaudage, atteignit la corniche et se mit en devoir de hisser son compagnon. En bas régnait un grand silence. On avait beau savoir qu'ils étaient sûrs d'eux, c'était un peu effrayant de les voir si haut qu'ils en paraissaient tout petits, eux qui étaient pourtant de bonne taille.

L'échafaudage montait lentement. On ne voyait plus que la tête de Terrisse qui devait s'être couché à plat ventre. Le frêle bâtis oscillait légèrement de droite à gauche et on distinguait Ferrand qui se tenait aux cordes.

Alors, se produisit un fait incompréhensible, effrayant. On perçut un effroyable craquement. L'échafaudage alla frapper avec force la pierre puis on vit une planche céder et un cri, un cri que ne devaient jamais oublier tous ceux qui l'entendirent déchira l'air.

Le corps d'Hubert Ferrand vint s'abattre sur la petite place tandis que les femmes et les enfants reculaient épouvantés.

Les hommes, eux, s'élançaient, on ramassait le malheureux qui ne donnait plus signe de vie :

— Il vit, dit l'un des hommes. Son cœur bat... Il vit!

Au milieu des hurlements des femmes Françoise accourait comme une folle. Elle se jeta à genoux :

— Mon mari! gémissait-elle. Mon mari!

Avec précaution, on emporta Hubert chez lui, on le posa sur son lit :

— Où est Michel? demanda quelqu'un.

— Il est à Orléans, il reviendra ce soir... répondit une voix.

— Un médecin! hurlait Françoise. Un médecin!

— Voilà Hugues...

Il écartait les gens qui se pressaient autour du lit et vint se pencher sur le corps dont la poitrine se soulevait péniblement. En le voyant, Françoise fit un bond en arrière, leva les bras et tomba évanouie.

.....

La nuit est venue, baignant Sarcelotte de son ombre qui, ce soir, paraît sinistre. Le médecin vient d'arriver chez Ferrand. Sa voiture est arrêtée devant la maison et, pour parvenir au blessé, il a dû franchir une foule qui se compose à peu de chose près de tous les habitants du pays.

La place de l'église est déserte. Une ombre s'avance avec précaution. C'est le Chétif. Il n'a pu résister à la curiosité qui le tient. Il veut voir... quoi? Il n'y a rien. Que pourrait-il y avoir? Là-haut, au-dessus de lui, à il ne sait combien de mètres, se balance l'échafaudage auquel les gendarmes ont bien défendu de toucher car, bien entendu, on fera une enquête.

Le Chétif, penché, regarde la place où est venu s'écraser Hubert. Tout à coup, il a l'impression que le sol sur lequel son pied est posé a une dureté insolite. Il ramasse quelque chose qu'il fourre sous sa veste, dans la poche de son chandail.

Ceci fait, il reste un instant immobile, plongé dans ses réflexions. On dirait qu'il hésite et sa main tâte cette chose mystérieuse qu'il a mise dans sa poche. Puis, il reprend son chemin et par des venelles qui, ce soir, sont plus désertes encore que de coutume, il s'en retourne vers les bois. Plus que jamais, ce soir, il désire coucher loin des hommes.

Mais en marchant, il grommelle quelque chose :

— Je devrais dénoncer ces deux bandits-là... Mais c'est l'affaire des gendarmes... Et moi, les gendarmes... je m'en mêle pas!

.....
Michel Ferrand ne se doutait guère de ce qui l'attendait lorsqu'il quitta Orléans à la fin de l'après-midi.

Il était enchanté de sa journée pendant laquelle la pensée de Sandrine ne l'avait pas quitté. C'était pour elle qu'il travaillait à organiser l'avenir et cet avenir s'annonçait, ma foi! de façon assez riante. Il avait retrouvé là-bas le camarade qui devait le présenter au propriétaire de la maison en question. C'était une immense demeure ancienne, entourée de bois qui cons-

tituaient la chasse gardée. M. de Sorgès, — c'était le nom du gentilhomme campagnard — avait accueilli Michel, l'avait questionné, fait raconter toute son histoire et la perspective d'avoir pour garde-chasse un ancien braconnier avait paru le réjouir beaucoup. Bref, tout avait été convenu, la question des appointements réglée. Le garçon aurait la disposition d'un pavillon situé dans la garenne même et Michel ayant, avec un peu de timidité d'abord, parlé de son projet de mariage, M. de Sorgès l'avait encouragé en disant qu'il préférerait toujours que les gens qu'il employait fussent mariés.

Bref, Michel Ferrand repartit enchanté. Il était convenu qu'il reviendrait le plus tôt possible, M. de Sorgès devant s'absenter bientôt et tenant à mettre lui-même au courant des moindres détails son nouveau garde-chasse.

Son camarade l'ayant quitté et l'heure du train étant encore éloignée de deux heures, que pouvait faire Michel? Ce qu'on fait généralement en pareil cas. Il alla s'installer au café et, devant un demi de bière fraîche, se mit à méditer sur l'avenir qui s'offrait à lui.

Mais deux heures, c'est long, même si l'on pense à la femme qu'on aime. A la table à côté de celle de Michel se trouvait un garçon à peu près de son âge qui ne paraissait pas s'amuser plus que lui. Il était tout naturel qu'ils finissent par lier conversation.

Le consommateur, un petit brun à physionomie intelligente et fine qui sentait son homme de la ville, de Paris peut-être, attendait quelqu'un. Mais la personne tardait. Il raconta qu'il se rendait pour affaire à Beaugency.

— Vous êtes dans le commerce, peut-être? demanda Michel.

Le jeune homme sourit :

— Non, pas positivement. Je m'occupe d'enquêtes pour un journal... Je suis reporter.

— Et vous allez à Beaugency pour votre métier?

— Oui... Oh! une histoire sans grand intérêt...

— Un crime?

— Même pas. Une affaire d'héritage embrouillée... Vous savez, on n'a pas toujours quelque chose d'intéressant à se mettre sous la dent. Les belles affaires sont prises par les grand reporters et ils vous laissent des broutilles. Il n'y a pas longtemps que je fais cela... Et vous? Quel est votre métier?

— Braconnier, répondit Michel en riant.

— Au moins, cela doit comporter de l'imprévu. Mais, dites donc, je ne sais pas si c'est une position d'avenir?

Les deux jeunes gens se mirent à rire tous les deux. Le journaliste se nomma. Il s'appelait Claude Cauvy, avait fait ses études pour être instituteur; mais il n'avait pas la vocation de l'enseignement et le métier de reporter l'avait séduit parce qu'il souhaitait être indépendant et voir du pays. Il n'en était qu'à ses débuts. C'était dur de percer, là comme ailleurs. Heureusement, il avait un peu d'argent qui lui venait d'une tante morte il y avait un an. En réponse à cette petite confession, Michel qui était enchanté de trouver quelqu'un à qui raconter son bonheur expliqua pourquoi il était venu à Orléans.

Cauvy se frappa le front :

— Dites donc, il me vient une idée. Il y aurait un reportage amusant à faire sur la vie d'un braconnier. Si mon journal était séduit par cette proposition et que j'aie m'installer dans votre patelin pendant quelques jours, est-ce que vous me montreriez vos trucs?

— Pour sûr que j'en connais! Je pratique toutes les chasses, les collets, le grillage, le perché, à la chandelle. Je pourrais vous en dire et vous en montrer de toutes les couleurs!

— Et ça ne vous gênerait pas?

— Au contraire. Ça m'amuserait. Seulement, faudrait faire ça tout de suite, parce que je vais pas tarder à aller prendre ma place à Sorgès.

— Voulez-vous que nous partions tout de suite? J'ai là ma bagnole. Oh! pas quelque chose d'extraordinaire mais tout de même, elle tient suffisamment la route. La personne que j'attendais ne viendra certainement pas. C'est dit?

— Je ne demande pas mieux. Ça me plaira de faire le trajet en voiture.

— Eh bien! Venez, dit Claude. Nous ne mettons pas longtemps. Attendez-moi seulement une minute, je vais téléphoner à mon journal.

Il disparut un instant puis revint, rayonnant :

— Ça va! Ça leur plaît! Je vous devrai peut-être un succès, et si cela marche, mon départ dans cette profession où le hasard joue un si grand rôle! Alors, on file?

— Allons! répondit Michel.

Il était un peu éberlué. N'ayant jamais quitté Sarcelotte que pour Orléans, connaissant beaucoup plus ses bois solognots que la ville, accoutumé qu'il était aux paysans un peu lourds et lents, ce garçon brillant, léger et qui se liait si facilement lui semblait extraordinaire. Et, en même temps, comme il n'était pas bête, il entrevoyait la possibilité d'une camaraderie qui apporterait de l'imprévu dans son existence.

Ils montèrent dans la « bagnole », comme disait Claude. C'était une très agréable petite voiture où on tenait tout juste deux personnes et qui fila bientôt à toute vitesse sur la route ensoleillée par cette belle fin d'après-midi.

Ils bavardèrent encore durant le trajet. Michel se laissait aller à cette confiance, à cette gaité avec un plaisir inconnu. Claude s'intéressait à tous les détails de la route, demandait le nom des villages traversés, trouvait tous les points de vue charmants. Quand il aperçut les bois, il poussa un cri de joie :

— Ah! Voilà le théâtre de nos exploits! J'ai l'impression que je vais braconner aussi, moi!

Il freinait, arrêtait la voiture :

— Votre village n'est pas loin, maintenant?

— Non. Quand nous serons arrivés à l'extrémité de ce bois que nous longeons, nous y serons.

— Quel dommage qu'il n'y ait pas par ici un garage! Nous aurions planqué la bagnole et nous serions allés à pied. Il me semble qu'on doit goûter tant de fraîcheur sous ces arbres... Descendons, voulez-vous? Nous ferons un tour avant de continuer par la route.

— Si vous voulez, monsieur.

— Oh! Non, ne m'appellez plus monsieur. Cauvy si vous voulez... ou Claude. Moi, je vous appellerai Michel...

Il mettait pied à terre et quand son compagnon fut descendu à son tour, lui frappait sur l'épaule :

— Vous me plaisez. Vous avez l'air d'un bon garçon et puis, vous savez, vous me reposez des gens de Paris. Vous n'êtes pas bavard, pas bluffeur. J'ai idée que nous nous entendrons très bien. Allez, maintenant, présentez-moi un peu la forêt.

Ils entrèrent sous le couvert du bois. Après la chaleur de la route, la poussière soulevée par la course, il y régnait une fraîcheur délicieuse. Un vent léger soufflait à la cime des arbres et plus bas, dans les buissons, les taillis, une chanson parleuse murmurait :

— Allons! Allons! dit Claude.

Il avançait à grands pas, tout en bavardant :

— Voyez-vous, je commence à comprendre... Oui, la tentation de la chasse... C'est, en somme, un besoin qui date des premiers temps du monde. Nos ancêtres des cavernes chassaient pour se nourrir. Et cet instinct-là est resté dans le cœur des hommes... Je comprends... Je comprends... La chasse, c'est comme la fantaisie et comme l'amour. Ça ne devrait pas être réglementé...

Il s'immobilisait, humant l'air comme un chien :

— Tiens! En dehors des lièvres et des petites bêtes, il y a de gros animaux par ici?

— Non. Pourquoi?

— Parce que j'entends quelque chose... Ecoutez, on marche...

Michel se mit à rire :

— Vous savez, on n'est pas dans un désert. Le vil-

lage n'est pas loin. Il y a des gens qui passent par là. Nous ferions peut-être bien d'aller reprendre votre voiture.

— Encore un instant! dit Claude. On est si bien... Vous ne savez pas ce que cela représente pour moi, ces arbres, ce chant des feuilles. C'est un véritable bain de fraîcheur... Ecoutez... Le pas se rapproche. Bigre! Est-ce que ça ne serait pas un braconnier aussi? L'homme — car c'est sûrement un homme — se faufile dans les taillis comme s'il avait peur d'être surpris.

— On ne fait pas ça en plein jour, repartit Michel en souriant. Ah!

Il faisait un bond vers un fourré :

— Te v'la, le Chétif! Pourquoi te caches-tu? T'as pas peur de moi, je pense?

Il avait pris le chemineau par le bras. Il pensait que son nouvel ami ne serait pas fâché de voir ce drôle de type. Mais le Chétif se débattait :

— Laissez-moi... Laissez-moi...

— T'es pas fou? Quoi? Tu m'as pas reconnu? C'est moi, Michel...

— Ah! oui, Michel...

Il était au milieu du sentier, roulant des yeux effarés. L'autre le secoua amicalement :

— Ça serait-y que tu m'aurais pris pour un gendarme? Ma parole! Tu trembles? Regarde-moi donc, Chétif. Voyons... T'as pas fait un mauvais coup?

— Non!

Le cri résonna avec une violence et une sincérité singulières. Michel lâcha le petit homme :

— Je pense bien que t'en es pas capable mais t'as une si drôle de figure.

— J'ai eu peur, murmura l'autre.

— T'es brave! Peur de moi, de nous? Tu sais, monsieur ne te mangera pas! Allons! File!

Le Chétif ne se le fit pas dire deux fois. Il s'enfuit et on perçut le bruit des branches qu'il écartait en les brisant pour s'enfoncer au plus profond des taillis.

Michel se retourna vers Claude Cauvy qui n'avait pas bougé, observant la scène :

— Vous venez de voir un vrai phénomène. Pas un mauvais bougre mais un peu fou. C'est un chemineau qui est tantôt ici, tantôt là, travaillant de temps en temps mais le plus souvent, traînant dans les bois. Un drôle de type à mettre dans vos écritures, allez!

— Oui, en effet... C'est drôle... Quand vous lui avez dit : « T'as pas fait un mauvais coup? » — j'avais exactement la même pensée... Il a toujours ces yeux-là?

— Il a dû être surpris...

— Comme vous le disiez vous-même tout à l'heure, ça ne doit pas être si exceptionnel de rencontrer des gens par ici. Non, on aurait dit que cet homme-là venait de voir quelque chose d'effrayant... Tenez! Un homme qui aurait assisté à un crime aurait ce regard-là...

Michel le regardant avec un ahurissement mêlé d'inquiétude, Claude éclata d'un rire sonore :

— N'ayez pas peur! Ce n'est pas de la folie, mais c'est le métier qui me hante. Je vois des histoires sensationnelles partout... Allons! Je crois que vous aviez raison, tout à l'heure. Il serait grand temps que nous allions retrouver la bagnole.

De nouveau, la route s'allongea devant eux. Claude chantonnait. Michel, maintenant, était pris de somnolence. Il avait couru le bois la nuit dernière, il était las. Une exclamation de Cauvy le réveilla :

— J'aperçois les premières maisons. Nous y sommes, hein? Bigre! Y a de belles filles, par chez vous! Il y en a une qui a l'air d'attendre au bord de la route...

Michel ouvrit les yeux :

— C'est Sandrine!

— Je ne sais pas qui est Sandrine mais elle me paraît joliment bâtie...

Michel se pencha à la portière :

— Ralentissez, voulez-vous? Elle doit guetter l'au-

tobus qui vient d'Orléans... C'est drôle... Qu'est-ce qu'il peut y avoir?

Il cria :

— Sandrine! Sandrine! C'est moi!

Cauvy embrayait. La jeune femme poussa un cri en voyant Michel et, comme il mettait pied à terre, elle se jeta sur sa poitrine. Il ne comprit pas tout de suite ce qu'elle disait parce que sa voix était embarrassée de sanglots puis il distingua ces mots qui le glacèrent :

— Je t'attendais, Michel, je t'attendais... Ton père va mourir!

CHAPITRE IV

LA VEUVE

— Mon pauvre vieux, avait dit Claude Cauvy, je regrette vraiment que noire connaissance soit marquée par un événement pareil. Mais je ne vous quitte pas. Que je sois ici ou ailleurs, ça n'a guère d'importance et, avec ma voiture, il se pourrait que je puisse vous être utile. Disposez de moi s'il y a besoin d'aller à Orléans ou ailleurs...

Tandis que Sandrine rentrait chez le père Dumas après avoir dit tout ce qu'elle savait de l'accident, Cauvy avait déposé Michel à la maison de son père devant laquelle se tenaient toujours des groupes avides de nouvelles. Il se mêla à eux, écoutant sans en avoir l'air les commentaires qui s'échangeaient. Il apprit ainsi que le médecin était depuis longtemps déjà auprès du blessé et il résolut d'attendre. D'ailleurs, curieux par nature et par métier, il s'intéressait à ce qu'il entendait autour de lui. Les réflexions inspirées par l'accident étant épuisées, les villageois, maintenant, parlaient des Ferrand. Lui, disait-on était un brave homme. Elle, on ne l'aimait pas trop non plus que Terrisse, l'ouvrier. On s'entretenait aussi des embarras d'argent du ménage et on avançait quelques bonnes petites calomnies sur le mari, la femme, le fils Terrisse. Claude

avait l'impression qu'il y avait là une de ces comédies de province qui sont prêtes à tourner au drame, pour peu que la fatalité s'en mêle.

Les gens s'écartèrent. Michel venait de paraître sur le seuil, accompagné par le médecin. Claude, sans s'inquiéter des regards curieux qu'on lui lançait, vint à eux :

— Alors ?

— Le docteur dit que le cas n'est peut-être pas désespéré...

— Monsieur est de vos parents ? demanda le médecin.

— Non. Un ami. Permettez-moi de me présenter : Claude Cauvy, journaliste de Paris.

Le médecin salua. Malgré tout, des mots comme « journaliste » et « Paris » conservent toujours un peu de prestige en province :

— Evidemment, s'il s'en tire, ce sera une espèce de miracle. Mais l'homme est exceptionnellement solide. Les côtes sont enfoncées, il a une plaie au crâne. Mais la colonne vertébrale, par une chance inespérée, est indemne. Du moins tout porte à le croire. Il aurait dû se briser mille fois les os. Il y a toutes les chances, en tout cas, pour qu'il reste infirme, s'il en revient. Enfin, le plus pressé, maintenant, est d'avoir un chirurgien...

— Je suis à votre disposition pour aller en chercher un, dit Claude avec empressement. Dois-je partir tout de suite ?

— Ma foi ! Ce serait une bonne action, Monsieur. Et cela me permettrait de rester encore une heure ou deux auprès du malheureux.

Le temps de faire le plein d'essence, dit Claude, et je repars.

— Je vais vous indiquer l'adresse, à Orléans.

— Comment vous remercier... murmura Michel Ferrand.

— Je vous ai dit que j'avais de la sympathie pour vous. C'est une occasion de vous le prouver tout de

suite. Je ramène le chirurgien. Nous avons encore quelques heures avant la nuit. Et bien entendu, je resterai avec vous, ce soir, si je peux vous être utile.

Cette route qu'il avait parcourue si gaiement quelques heures auparavant, Claude Cauvy la refit seul, très vite. Il trouva le chirurgien, le ramena. Le praticien fit le nécessaire sur place. La question du transport d'Hubert à l'hôpital avait été débattue mais le chirurgien jugea qu'il n'était pas transportable. Dans quelques jours, on verrait... s'il vivait.

Hugues Terrisse qui ne quittait pas Hubert regarda de travers cet inconnu que Michel introduisait dans la maison. Mais le jeune journaliste offrait si spontanément son dévouement qu'il était impossible de le refuser. Il fut convenu qu'on se relayerait pour veiller. Françoise qui ne tenait plus debout se reposerait. Quant à Michel, on l'enverrait se coucher aussi vers minuit. Claude et Terrisse resteraient près du blessé.

Sinistre nuit que celle-ci... Cauvy observait curieusement ces gens si différents de ceux qu'il avait l'habitude de voir, cette femme pâle, silencieuse, sans l'armes. Cet ouvrier au visage de brute intelligente et dure et cet agonisant... Pourquoi avait-il l'impression que dans cet atmosphère flottait quelque chose comme un lourd secret. Qu'y avait-il donc entre ces gens de plus terrible encore que cette catastrophe qui allait sans doute coûter la vie à un homme? Quel mystère? Était-ce son imagination qui l'emportait? Ou bien sa sensibilité d'homme des villes plus affinée que celle de ceux qui l'entouraient lui faisait-elle pressentir quelque chose que les autres ne devinaient pas?

Hubert avait fini par sortir de son long évanouissement. Il s'agitait faiblement. La fièvre montait dans ce corps brisé par son horrible chute, immobilisé par des bandages qui faisaient de lui une sorte de momie. Entre ses lèvres blanches passaient des mots, mais si faibles si indistincts qu'il était impossible de les comprendre. Assis dans la pièce où il reposait, Claude, Hugues, Michel restaient silencieux, anxieux de savoir

ce qu'apporteraient les heures qui allaient suivre. Dans le silence, on n'entendait que le battement de la grande horloge dans sa gaine de bois le souffle haletant de Ferrand. Autour de la maison, c'était la grande paix nocturne de la campagne, si impressionnante pour un Parisien. Malgré lui, Claude se sentait envahi par de vagues craintes superstitieuses. Il lui semblait que cette nuit ne s'achèverait pas sans tragédie. La mort était là, menaçante, et il lui semblait la deviner derrière la porte, prête à entrer...

Il sursauta. Cette porte à laquelle il songeait venait de tourner lentement sur ses gonds. Une petite silhouette se glissait dans la pièce. Michel reconnut le petit Jacques, le fils de Sandrine :

— Maman m'envoie pour savoir des nouvelles, dit-il à voix basse.

Michel l'emmena à l'écart, lui parla. A ce moment, le blessé s'agita davantage. Des mots entrecoupés lui échappaient :

— La planche... La planche... Oh! Oh! La planche...

Claude s'était levé, s'était approché du lit :

— Cassée... La planche... Cou... Cou...

C'était comme un cauchemar dans lequel l'infortuné se débattait confusément. Sans doute, dans son esprit, renaissaient vaguement les dernières impressions enregistrées par son esprit au moment où il s'était senti tomber :

— Que dit-il? murmura Cauvy.

Il s'était parlé à lui-même et cette question n'attendait pas de réponse. Il fut surpris de sentir une main qui le repoussait en arrière :

— Cela ne signifie rien, ce qu'il dit. C'est le délire...

C'était Terrisse qui avait parlé. Dans la pénombre de la chambre, Cauvy devina son visage crispé, méchant :

— Oui, c'est le délire...

Mais il résistait au mouvement de l'ouvrier qui voulait le rejeter loin du lit. Au contraire, il se pencha davantage. Il lui semblait que le mourant, lui, savait

ce secret dont il sentait la présence autour de lui : il eût voulu l'interroger, apprendre ce qu'il voulait exprimer.

Il se retourna pour voir où était Michel. Mais le garçon venait de sortir avec l'enfant. Il était seul avec Terrisse.

Hubert essayait de se redresser. Il poussait de raucques soupirs. Sans doute, il commençait à revenir à lui et il ne comprenait pas quels étaient ces liens qui l'enserraient, le faisant prisonnier. Claude, prenant une serviette au chevet du lit, essuya d'un geste pitoyable la sueur qui coulait sur le front pâle :

— Ne remuez pas... Restez tranquille... Il ne faut pas bouger...

Il sembla que le son de cette voix humaine galvanisât le mourant. D'un effort suprême, il redressa à demi le buste et Claude vit s'ouvrir, dans cette face livide, des yeux clairs qui ressemblaient à ceux de Michel. Ces yeux parcoururent la pièce et, brusquement, Hubert poussa un cri, une sorte de rugissement effroyablement douloureux :

— Lui ! Lui ! Fendue... la planche... la planche... fendue...

Il retomba. Mais Cauvy eut l'impression d'un choc. Cette fois Terrisse l'avait repoussé, s'interposait entre lui et la couche de souffrance et disait à voix basse :

— Reculez-vous... Vous entendez bien qu'il divague... Il ne faut pas lui parler...

Le journaliste vit de nouveau les yeux d'Hubert s'ouvrir et se fixer devant lui avec une extraordinaire expression d'horreur. Il lui sembla que le secret n'en n'était plus un, que la vérité allait lui apparaître, lumineuse et terrible. Mais il fut distrait par le bruit léger de la porte qui s'ouvrait. Michel disait à voix basse :

— Voulez-vous venir ?

Il sortit, se trouva dans la rue. L'enfant qu'il avait vu tout à l'heure était à côté de Michel :

— Ecoutez, dit celui-ci à voix très basse. On me demande. Oui, quelqu'un veut me voir... Oh ! Une minute... Je vais revenir... J'ai voulu vous prévenir...

Malgré lui, les yeux de Claude retournèrent vers la maison :

— Ne tardez pas trop... Je crains...

Que craignit-il ? Il n'eut pu le dire. Michel continua :

— Je ne puis refuser... C'est... la femme que j'aime...

Claude inclina la tête. Il avait compris. C'était la belle fille de la route. Il ouvrit la bouche pour dire : « Allez, mais revenez vite... » Il n'en eut pas le temps. Une sorte de râle s'élevait derrière eux. Cela venait de la maison. Cauvy s'élança, ouvrit la porte.

Alors, il eut une vision atroce, incubliable. Une grande ombre était penchée sur le mourant comme si elle eut voulu l'étouffer. Au bruit de la rentrée des deux hommes, elle se rejeta en arrière et il parut à Cauvy que Terrisse avait jeté quelque chose derrière le lit, dans la ruelle.

— Je crois qu'il passe, dit Hugues d'une voix étranglée.

En même temps, un cri aigu s'élevait derrière lui. C'était le petit Jacques qui l'avait poussé :

— Ah ! Il l'a... Il l'a...

Puis tout se tut. Un filet de sang coulait des lèvres d'Hubert. Michel se jeta sur le corps :

— Il ne respire plus...

— Qu'est-ce qu'il y a ? Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'il y a ? dit une voix terrifiée.

Françoise Ferrand, toute blanche dans son vêtement de nuit, venait d'entrer. D'un geste, Michel qui venait de se relever montra le cadavre. Françoise n'avança pas, ne bougea pas. Mais ses grands yeux parurent s'agrandir encore et Cauvy s'aperçut que ce n'était pas le mort qu'ils regardaient mais Terrisse, avec une angoisse sans nom.



Le lendemain matin, le père Dumas tout en mangeant son éternelle tartine de fromage blanc, écoutait Sandrine qui, pâle, la figure fatiguée, lui faisait le récit de l'événement de la nuit :

— Bon ! disait-il. Les médecins sont tous les mêmes.

Ils se croient savants! Mais quand on tombe d'une hauteur pareille on n'en revient pas!

Il disait cela d'un air presque triomphant; son petit œil méchant scrutait le visage de Sandrine :

— T'as l'air toute retournée. C'était ni ton frère ni ton parent...

— Non bien sûr. Mais faudrait pas avoir de cœur pour ne pas être bouleversée d'une mort pareille, si rapide, si terrible...

— Oui, oui, dit distraitemment le vieux, bien sûr...

Il regardait sans cesse du côté de la fenêtre qui donnait sur la place comme s'il attendait quelqu'un. C'était si visible que Sandrine lui posa la question :

— Quelqu'un? Oui et non... Oui, j'attends peut-être quelqu'un...

Sandrine tendit l'oreille. Une petite voix appelait :

— Maman! Maman!

— C'est Jacques...

— Ben quoi? V'là t'il pas une belle nouveauté que ton gosse t'appelle? Laisse-le crier. Il n'a qu'à venir... Je le mangerai pas.

— C'est que... je ne sais pas ce qu'il a... Il est pas bien...

— Des giries pour pas aller à l'école! T'es trop faible avec lui, v'là ce qu'il y a... Attends, j'vas l'appeler, moi! Eh! Jacques, arrive un peu ici!

Il y eut un temps comme si le petit hésitait à se rendre à cet ordre; puis il entra à pas lents. Il avait une figure tirée, terreuse. Il resta collé à la porte, la tête basse :

— En v'là des façons! dit Dumas. Quoi que t'as encore?

Jacques releva lentement le front. Et soudain, il se mit à trembler pitoyablement. Puis il s'enfuit :

— J'crois qu'y devient fou! observa le vieux.

Sandrine alla rejoindre son fils, inquiète. Elle le trouva dans un coin de la cuisine, ramassé sur lui-même :

— Mais qu'est-ce que tu as, mon petit? Qu'est-ce que tu as?

— Rien, maman, rien! répondit-il en se jetant contre elle et en cachant sa figure dans le tablier de sa mère. Me le demande pas... Jamais! J'peux pas le dire! J'peux pas le dire!

Sandrine pensa que l'enfant avait été impressionné par la mort brutale d'Hubert Ferrand dont le hasard l'avait rendu témoin. Elle s'efforça de le rassurer, de le consoler. Mais Jacques écouta tout ce qu'elle lui disait avec un étrange visage fermé.

Le « quelqu'un » que le vieux Dumas attendait arriva vers midi. C'était Terrisse. Il avait passé la matinée à aider la veuve et Michel dans les formalités à accomplir et aussi dans la mise en ordre de la maison. L'usurier l'accueillit avec un sourire méchant :

— Est-ce que la foire est sur le pont? T'as pas perdu de temps, dis donc!

— Perdu de temps... pour quoi?

— Ouais, fais l'imbécile avec d'autres. Mais avec le vieux singe, ça ne prend pas. Enfin, passons. Qu'est-ce que tu veux?

— Rien. Je venais voir simplement si vous étiez toujours dans les mêmes dispositions.

Le père Dumas, appuyé sur la table, enveloppa Terrisse d'un regard singulier :

— J'vois pas très bien ce que tu veux dire. Laisse passer le temps. A nous deux, nous arrangerons les choses. Tu sais ce que tu as à faire, hein? T'aimais bien ce pauvre Hubert. Ton devoir, c'est de continuer à travailler pour sa veuve. La pauvre! Elle a bien besoin qu'on s'occupe d'elle! Nous nous en occuperons, mon fils, nous nous en occuperons!

Terrisse se grattait la tête, perplexe :

— Y a le fils qui m'embête un peu...

— Laisse donc... C'est lui qui sera le premier à vouloir la chose. Tu n'as pas à craindre de l'avoir sur le dos puisqu'il quitte le pays. T'as plus qu'à t'occuper de la veuve!

CHAPITRE V

LA DEMANDE EN MARIAGE

— Ah! ça, mon cher Michel, je ne comprends plus... Voilà dix mois que nous ne nous sommes vus. Quand j'ai quitté Sarcelotte après la mort tragique de votre père, je pensais repasser par chez vous un mois après et m'occuper avec vous de ce fameux reportage sur le braconnage dont j'avais l'idée. Les circonstances en ont décidé autrement. Vous savez ce qui est arrivé, puisque je vous l'ai écrit. Une mission m'a été confiée par mon journal en pays étranger. Celle-là a été suivie d'une autre et je n'ai pu revenir. Mais je comptais vous trouver marié, heureux et vous voilà seul dans votre petite maison de garde-chasse... Que s'est-il passé?

Claude Cauvy et Michel Ferrand se trouvaient dans le pavillon situé dans la garenne de Mr de Sorgès. C'était un lieu charmant, plein de fraîcheur et d'ombre. Mais Michel semblait sombre et, aux dernières paroles du journaliste, il fit un geste vague :

— Oui, je pensais aussi me marier avec Sandrine tout de suite après mon installation ici. Mais...

— Mais quoi?

— Mais... vous allez me prendre pour un fou si je répons à votre question : « Je ne sais pas... » et c'est pourtant la vérité. Non, je n'ai pas épousé Sandrine et... Je ne sais pas pourquoi...

— Cela n'allait plus, les amours?

— De ma part, si. Mais elle...

— Elle ne vous aime plus?

— Encore une fois, je ne sais pas... Ah! Il s'est passé bien des choses depuis votre départ!

— Racontez...

Michel hésita un instant. Puis :

— Nous nous sommes bien peu connus, dit-il. Mais vous avez été si bon pour nous au moment de la mort de mon père que je ne veux pas manquer de confiance

envers vous... Cette mort déjà si douloureuse a été suivie d'un véritable désastre. Sans que ma belle-mère et moi nous le sachions, le malheureux avait contracté de lourdes dettes.

— Envers qui?

— Envers un homme de Sarcelotte qui fait l'usure... Le père Dumas. Quand il a été question de régler la succession, il est apparu avec deux billets dont le total se montait à dix-huit mille francs. Pour nous, c'était une somme.

— Je pense bien! Et alors?

— Alors... nous n'avions pas de quoi payer, bien entendu. Il a fallu vendre le débit de vins. On en a tiré un morceau de pain et tous les frais payés, il ne restait pour ainsi dire rien. C'est le père Dumas qui a acheté la maison. Une belle affaire pour lui...

— Et votre belle-mère?

— Elle s'est trouvée du jour au lendemain presque sans rien. Elle gardait seulement la petite baraque où se trouve l'atelier.

— Il a dû être vendu aussi, pour la succession, l'atelier de votre père?

— Non. Un arrangement est intervenu. Je ne voulais pas mettre la pauvre Françoise dans la rue, vous comprenez... Nous nous sommes arrangés. Mon père avait quelques terres qu'elle m'a cédées et je lui ai laissé la petite entreprise.

— Que peut-elle en faire?

Le front de Michel se rembrunit :

— C'est là que le bât me blesse. La maison appartient toujours à Françoise mais c'est Hugues Terrisse qui a acquis le fonds et s'est établi en payant un loyer.

Au nom de Terrisse, une bizarre expression parut sur le visage du journaliste. Un souvenir venait évidemment de lui traverser l'esprit :

— Terrisse, murmura-t-il. Oui, je me rappelle... C'était sans doute le meilleur parti à prendre.

— Peut-être. Mais la situation de Françoise est critique. En effet, elle ne peut vivre avec ce loyer qui est

dérisoire. Elle est acculée à la misère... Et enfin... Mais le reste, je vous le dirai plus tard... Vous connaissez mieux la vie que moi, vous pourrez me donner un conseil.

— Si c'est possible, ce sera avec plaisir. Mais tout cela ne me dit pas pourquoi vous n'avez pas épousé votre Sandrine.

— Ah! cela, c'est pour une raison assez étrange... Voici : Sandrine est la fille d'un homme, cousin de ce Dumas l'usurier, qui a disparu depuis longtemps. Il était parti, soi-disant pour faire fortune et personne n'avait plus entendu parler de lui. Or, il y a quelques mois, Sandrine a reçu une lettre de lui. Il paraîtrait qu'il a réellement fait fortune en Amérique et il annonçait son arrivée pour cet été. D'après les calculs faits alors par nous, il devrait arriver bientôt... C'est à partir du moment où cette fameuse lettre est arrivée que Sandrine a commencé à changer...

— Est-ce que la perspective de devenir riche lui aurait tourné la tête?

— Je me le suis demandé comme vous. Mais non, je la connais trop, cela me semble impossible! Et pourtant... Non, voyez-vous, il y a quelque chose que je ne comprends pas... A partir de ce moment-là, elle a commencé à m'éviter. On aurait dit qu'elle craignait de me parler. J'ai eu beau demander des explications, supplier... Elle ne veut pas me dire ce qu'elle pense et, bref, les choses en sont là... On ne m'ôtera pas de la tête qu'il y a du père Dumas là-dessous. On pourrait croire qu'il la tient par un secret qu'elle a peur de voir dévoiler... Mais quoi? Je m'y perds.

— En effet, c'est bizarre, dit Claude qui réfléchissait. Et... dites-moi, voyez-vous quelquefois des gens de Sarcelotte? Personne n'a pu vous renseigner? Dans ces petits pays, tout se sait...

— Je suis très tenu ici. J'ai un service lourd. Les terres de M. de Sorgès sont assez vastes. Par-ci par-là, un ancien camarade vient me voir en passant... Mais personne n'a jamais rien pu me dire. Mais à quoi pensez-

vous? On dirait que ce que je vous dis là vous fait un drôle d'effet?

Cauvy s'excusa :

— Oh! vous savez, il ne faut pas trop faire attention à moi. J'ai quelquefois des idées baroques... Il y a des choses qui me frappent... A propos... un souvenir qui me revient... Est-ce que vous avez l'occasion de revoir quelquefois ce type bizarre... Vous savez ce que je veux dire? Cet homme que nous avions rencontré dans les bois, une espèce de chemineau...

Michel sourit :

— Ah! Oui, le Chétif...

— Je vais vous demander quelque chose qui va peut-être vous sembler bizarre. Je voudrais revoir cet homme. Oui, je vous étonne? Il ne faut jamais s'étonner avec nous autres. Un homme qu'on a entrevu nous frappe...

— C'est un drôle de bonhomme... Si nous allions rôder dans le bois, nous le trouverions certainement.

— J'aimerais y retourner avec vous.

— Qu'à cela ne tienne, dit Michel. Aussi bien, il faut que j'aille à Sarcelotte. Voulez-vous... demain, par exemple?

— Entendu, répondit Claude. Je viendrai vous prendre avec ma bagnole... Ce n'est plus la même. Celle que j'ai est mieux...

Ils se serrèrent la main. Au moment de sortir, Claude Cauvy se retourna. Et, de nouveau, comme au début de l'entretien, il fut frappé par l'expression soucieuse du jeune garde-chasse :

— Vous savez, reprit-il, ma bagnole a changé... Mais moi, je suis resté le même. Toujours votre copain!

La voiture fit, le lendemain, le trajet qu'elle avait parcouru dix mois auparavant. Mais, décidément, il y avait quelque chose de changé et Claude Cauvy s'en aperçut bien. Michel était triste; un poids oppressant semblait étouffer sa belle jeunesse. Le jeune journaliste sentit de nouveau la sensation de mystère qui l'avait tant gêné la nuit de la mort d'Hubert.

Ils arrêterent l'auto et la laissant sur la lisière du bois,

s'enfoncèrent sous les arbres. On était au printemps. Tout reverdissait, mais les buissons, les taillis étaient encore un peu dégarnis. Ils cherchèrent en vain l'homme que Cauvy désirait revoir :

— Dame! dit Michel. Il peut aussi bien être d'un autre côté... Et, pourtant, ça me surprend. Il a élu domicile dans ce coin et n'en sort guère maintenant. Ça devient de plus en plus un vrai sauvage.

Il fallut se rendre à l'évidence, le Chétif n'était pas, ce jour-là, dans les environs. Ils retournèrent vers la voiture. Comme Claude reprenait le volant, Michel dit soudain :

— Au lieu d'entrer directement dans le village, prenez donc le chemin à votre gauche, le premier... Oui, là, vous voyez...

Le journaliste prit la direction indiquée. Une exclamation lui échappa :

— Quel drôle de coin! Qu'est-ce que c'est que ça?

— Une ancienne carrière. Elle donne derrière la maison de l'homme dont je vous parlais tout à l'heure, le père Dumas. Mais nous allons passer derrière la carrière...

Ils descendirent de nouveau. Michel toucha le bras de Claude :

— Je ne m'étais pas trompé... Il est là...

Le Chétif, assis sur une grosse pierre mangeait un morceau de pain et de fromage. Il tourna la tête à l'approche des deux hommes :

— Bonjour, Chétif, dit Michel. Eh bien! Comme tu me regardes! C'est parce qu'il y a longtemps que tu ne m'as pas vu? J'habite plus ici...

Mais ce n'était pas Michel que le Chétif regardait, c'était Claude et d'un air si méfiant que le jeune homme se mit à rire :

— Vous ne me reconnaissez pas? Nous nous sommes vus pourtant une fois. Rappelez-vous. C'était dans les bois, près d'ici, le jour de l'accident qui causa la mort de...

Il n'eut pas le temps d'achever :

— Je ne sais pas... Je ne sais plus, glapit le Chétif d'une voix tremblante. Pourquoi que vous parlez de ça, vous? C'est des choses... Il ne faut pas...

— Pourquoi? commença Michel. Il n'y a rien là qui puisse...

Il sentit que son compagnon lui serrait le bras et se retourna vers lui, tout surpris. Claude prononça sans ouvrir la bouche :

— Taisez-vous...

Et il reprit à haute voix :

— Est-ce que vous avez vu l'accident, vous? Etiez-vous dans le village au moment où il s'est produit?

Le Chétif se leva d'un bond, jeta sa besace sur son épaule :

— Laissez-moi tranquille! J'veux pas être mêlé à tout ça, moi! Laissez-moi...

Il s'éloigna de sa marche cahotée, incertaine, comme s'il eut fui un danger. Cette fois, le visage de Michel exprima une véritable stupeur :

— Qu'est-ce qu'il a?

Il s'attendit à ce que son camarade répondit en plaisantant. Mais Claude ne souriait pas :

— Je vous expliquerai peut-être un jour pourquoi j'ai voulu revoir cet homme... Pour l'instant... allons à Sarcelotte.

Bientôt, ils passèrent devant l'église. Tous deux instinctivement, levèrent les yeux vers le clocher qui dressait la flèche dans l'air lumineux. Le même souvenir venait de les frapper :

— Maintenant, déclara Cauvy, je vais vous laisser et aller faire un tour.

— Venez me rechercher. Je suis certain que ma belle-mère serait contente de vous revoir. Elle ne peut avoir oublié ce que vous avez fait pendant cette triste nuit...

— Entendu, je serai chez Mme Ferrand dans une heure.

Ayant rangé sa voiture devant la maison, il s'éloigna. Mais avant de s'éloigner, il jeta un regard vers l'atelier du charpentier et une légère contraction passa sur sa

figure mobile. Décidément, le souvenir ne le lâchait pas...

Cependant, Michel entra. Il monta l'escalier de bois qui conduisait au logement occupé par Françoise car elle avait cédé le bas de la maison à Terrisse. Le jeune homme frappa et pénétra dans la pièce où elle se trouvait. Elle se leva à son approche, laissant tomber son travail de couture qu'elle ramassa très vite :

— Michel!

— Oui, c'est moi, Françoise. Est-ce que je peux vous parler?

— Bien sûr, répondit-elle. Vous êtes toujours le bienvenu.

Michel s'était découvert; il était emprunté, gêné :

— C'est que ce que j'ai à vous dire est assez ennuyeux, Françoise.

Elle eut un triste sourire :

— S'il s'agit de quelque chose de mauvais, je suis habituée...

— Il s'agit d'une chose assez grave, du moins, et je ne crois pas outrepasser mes droits en vous prévenant...

Elle avait vieilli, la jolie Françoise Ferrand. Son teint blanc tournait un peu au jaune et elle avait plus que jamais cet air indolent et froid qui, naguère, éloignait la clientèle du débit :

— Je vous écoute.

— Françoise, dit le jeune homme d'une voix indécise, vous allez peut-être penser que je me mêle de quelque chose qui ne me regarde pas... Mais il m'est revenu aux oreilles quelque chose qui ne me plaît pas... Quelque chose qui ne me plaît ni pour vous ni pour moi ni pour la mémoire de mon père.

Elle pâlit encore davantage :

— Qu'est-ce que c'est?

— Dans le village, on jase sur vous... Plusieurs personnes m'ont rapporté des choses qu'on dit... Vous comprenez?

— Non. Je ne sais pas...

Une sorte de colère crispa les traits du garçon :

— Allons! Vous ne voulez pas être franche? Ça vau-

draît mieux, pourtant, Françoise, on jase sur vous et sur Terrisse et, moi ça ne me va pas. Vous êtes la veuve de mon père et ça me déplaît qu'on puisse vous soupçonner d'une vilaine chose... Cette fois, vous avez compris?

— Ce n'est pas vrai! cria-t-elle. Il n'y a rien entre Hugues et moi. Je n'aurais pas fait ça, voyons, Michel!

— Dites-moi la vérité, Françoise...

Elle baissa la tête :

— La vérité... Bien sûr, c'est qu'il me fait la cour... Mais il n'y a rien.

— Ecoutez-moi, Françoise, dit doucement Michel. Nous n'avons jamais été ennemis, nous deux. Vous êtes jeune, je comprends bien les choses. Si Hugues vous plaît épousez-le à la fin de votre deuil, moi, ça ne me regarde pas. Mais ce que je ne veux pas, pour mon père, c'est qu'on dise que vous êtes sa...

— Ce n'est pas vrai! dit-elle de nouveau. Mais ce qui est vrai c'est qu'il veut m'épouser...

— Je n'ai pas le droit d'empêcher ça si vous le voulez, vous... Dites-vous bien que si ça arrive, vous n'aurez aucun reproche de moi. Je vous le répète, vous êtes une jeune femme et je sais bien que c'est dur de rester seule. Je ne vous dis pas que, si vous vous remariez, je reviendrai ici. Mais vous avez le droit de refaire votre vie... Je tenais à vous dire ça. Ça permettra, comprenez-vous, d'arrêter les bruits qui courent...

Elle ne dit plus rien. Elle restait debout, la tête basse. Il attendit un instant puis, comme elle était toujours muette, il balbutia « au revoir » et s'en alla.

En descendant l'escalier, il avait le cœur serré. Comme le pauvre Hubert avait été vite oublié! Enfin, c'était la vie, il n'y avait rien à dire.

Devant la maison, il retrouva Claude. Celui-ci vit son visage bouleversé et lui prit le bras, amicalement :

— Qu'est-ce qu'il y a? Vous avez du chagrin? Que se passe-t-il?

Oui, Michel avait du chagrin, un gros chagrin d'être naïf, que les dures réalités de la vie surprennent. Il

entraîna Claude un peu plus loin, et là, en quelques mots, lui confia son souci. Le bruit courait à Sarcelotte que la Françoise se laissait serrer de près par Hugues. Cela le blessait, c'était comme une insulte à la mémoire de son père.

— Vous comprenez ajouta-t-il. J'aime encore mieux qu'ils se marient. C'est plus propre. Comme ça, y aura rien à dire...

Cauvy eut un sursaut :

— Qu'est que vous dites? Françoise Ferrand épouser Hugues Terrisse? C'est impossible!

— Que voulez-vous? Si elle l'ai...

Le journaliste lui serra les deux bras dans une étreinte vigoureuse :

— C'est im-pos-si-ble! Allons! Il faut que je vous dise la pensée qui m'a tourmenté ces dix derniers mois chaque fois que je pensais à vous! Je ne voulais pas vous écrire cela et quand je vous ai revu, je me suis demandé si je devais me taire. Ecoutez-moi, Michel : ma conviction... Entendez-vous? Ma conviction est que votre père a été assassiné!

Michel poussa un cri terrible. A ce cri en succéda un qui glaça les deux jeunes gens. Ils se retournèrent pour savoir qui l'avait poussé.

Une femme accourait, entourée par des paysannes dont certaines criaient aussi, tandis que d'autres parlaient avec animation :

— Sandrine! s'exclama Michel.

Elle vint s'abattre sur sa poitrine en sanglotant :

— Michel! Michel! C'est horrible! Depuis hier soir, je bas tout le pays, les environs... Mon fils... Mon petit... Il a disparu!

Michel, déjà assommé par le coup que venait de lui porter Claude par sa révélation inattendue semblait ne pas saisir de quoi il s'agissait. Mais Claude Cauvy était devenu affreusement pâle. Il arracha la jeune femme à l'étreinte du fils Ferrand, la força à se tourner vers lui :

— Votre fils? C'est bien l'enfant qui, le soir de la

mort du père de Michel est venu?... Oui? Voyons, il faut que je sache tout, tout de suite... Où pouvons-nous nous réfugier pour causer sans qu'on nous entende? Chez le parent où vous habitez?

— Non! non! dit-elle vivement. Je ne pourrais pas parler...

Il avisa le curé du pays qui s'avavançait vers leur petit groupe, venant sans doute, lui aussi, questionner la mère :

— Monsieur le curé, il est de toute urgence que je connaisse toutes les circonstances de la disparition de l'enfant de Madame... Pouvons-nous avoir au presbytère une pièce où nous serons seuls?

Le brave homme acquiesça :

— Vous savez quelque chose, Monsieur?

— Je ne sais pas où est le petit... Mais peut-être sais-je quelque chose... Peut-être ai-je deviné qui l'a fait disparaître... Venez! Venez!

Quelques instants après, ils étaient tous les trois enfermés dans le parloir du presbytère. Claude fit asseoir Sandrine, se plaça devant elle :

— Maintenant, si vous voulez que je vous aide, si vous voulez que nous unissions nos efforts, il faut tout me dire...

— Quoi? gémit-elle avec égarement. Qu'est-ce que vous voulez savoir?

— D'abord, quand votre fils a-t-il disparu?

— Je ne sais pas... Hier soir, nous sommes allés nous coucher comme d'habitude, moi dans ma chambre, lui dans le cabinet à côté. Ce matin, quand je me suis levée, il n'était plus là. J'ai pensé qu'il était sorti comme il le fait souvent, dès que le jour est venu. Le temps a passé, je l'ai appelé, cherché... Personne ne l'avait vu...

— Bien. Et maintenant, il faut me dire *tout ce qui s'est passé avant*.

— Comment, avant?

— Oui. Tout, depuis le moment où vous avez changé vis-à-vis de Michel que vous aimez... car vous l'aimiez... Allons! Pourquoi ce changement?

— C'est horrible! gémit-elle en cachant son visage dans ses mains. Mon petit! Mon petit!

— C'est ce que je pensais, dit tranquillement Claude. Ce qui s'est passé « avant » et ce qui vient de se passer, c'est-à-dire la disparition du petit... Jacques, je crois? tout cela se tient. Alors, l'histoire de Michel... pourquoi, hein?

Elle ne pleurait plus, elle ne gémissait plus. Elle montrait un visage dur, tendu :

— Voilà... Cela a commencé brusquement. Le père Dumas a pris le petit en grippe. Il ne supportait plus rien de lui, il avait l'air de le haïr. Je voyais à chaque instant son regard posé sur lui avec une drôle d'expression. Il semblait toujours le surveiller... Alors, j'ai eu l'idée que Jacques avait surpris quelque manigance du vieux avec des clients ou une autre histoire et qu'il lui en voulait...

— Parbleu!

— Jacques avait changé aussi. Il n'était plus comme autrefois. Il y avait des moments où on aurait cru qu'il avait peur. Il devenait très nerveux et, quelquefois, la nuit, il criait dans des cauchemars.

— Vous n'avez jamais rien remarqué de particulier quand il parlait en rêve?

— Si, dit Sandrine. Des mots qui me semblaient drôles... Il parlait de tuer...

— Parbleu! dit encore Claude. La suite? Dépêchons-nous. Le temps presse.

— Ensuite, la lettre de mon père est arrivée... Je ne sais pas si vous êtes au courant?

— Oui. Allez, allez...

— Alors, la vie est devenue terrible. Le vieux était furieux à l'idée que je pourrais partir, le quitter. Il me disait qu'il s'y opposerait et qu'il avait un moyen de me forcer à rester. Il a commencé à proférer des menaces contre le petit. Il disait qu'il était trop curieux, qu'il lui ferait passer ce défaut-là... Et puis, avant-hier...

— Avant-hier...

— Oh! ça été horrible... Le gosse avait cassé une ca-

rafe à diner. Le père Dumas est entré dans une fureur affreuse et il a battu Jacques. Alors le petit, au lieu de filer doux, s'est mis à dire des tas de bêtises, qu'il savait des choses qui pourraient bien faire guillotiner des gens... Le vieux avait vraiment une figure d'assassin à ce moment-là... Mais, le lendemain, c'est-à-dire, hier, il était complètement transformé. Il se faisait doux, aimable et finalement, il a vidé le fond de son sac. Il m'a dit qu'il ne fallait pas que je me figure que s'il ne voulait pas que je m'en aille, c'était par intérêt comme j'aurais pu le croire, mais qu'il ne pouvait supporter l'idée que je le quitte quand mon père serait rentré en France. Et il m'a demandé... Il m'a demandé de l'épouser...

— Le misérable! hurla Michel.

— Toi, mon petit, dit paisiblement Claude, ce n'est pas le moment de jouer les Othello. Nous avons mieux à faire. Alors, Sandrine, vous avez dit « non » naturellement?

— Je n'ai dit ni oui ni non. Je ne vous le cache pas, j'avais peur. Et, alors, est arrivée une chose extraordinaire. Il m'avait parlé de ça dans sa chambre à coucher. Quand je suis sortie de la pièce, j'ai trouvé Jacques collé derrière la porte. Il avait tout entendu et il était comme fou. Nous sommes retournés dans la cuisine et là, il s'est mis à sangloter. Il m'a dit que je ne pouvais pas épouser le père Dumas parce que c'était un assassin, qu'il le savait et que, s'il m'ennuyait encore, il parlerait aux gendarmes... J'étais stupéfaite, vous pensez, je ne comprenais rien... Je ne comprends pas encore, d'ailleurs...

— Moi, je commence à comprendre et c'était bien ce que je pensais. Après?

— Après? Le vieux est entré comme l'enfant me parlait et j'ai eu une frayeur affreuse qu'il ait entendu quelque chose. Il n'a eu l'air de rien mais il avait une figure... Une figure...

— Bon, cela suffit. Michel, je t'ai dit, tout à l'heure, que j'avais la conviction que ton père avait été assas-

siné. J'ai maintenant la conviction que le père Dumas a fait disparaître le fils de Sandrine parce qu'il en savait trop long. Il ne nous reste qu'à retrouver encore une fois le Chétif...

— Quel rapport? demanda Michel.

— Comment, bourrique bornée que tu es, tu n'as pas encore compris? Tu ne comprends pas que le Chétif tremble depuis dix mois dans sa peau parce qu'il sait quelque chose aussi, lui, et qu'il a peur qu'on le force à parler? Sandrine et toi, Michel, écoutez. Je ne suis pas de la police. Mais je vous jure bien à tous les deux que je tirerai au clair cette histoire. Je le jure, et j'ajoute que le père Ferrand sera vengé. Commences-tu à comprendre, Michel, pourquoi il est im-pos-si-ble que Françoise épouse Hugues Terrisse?

CHAPITRE VI

JACQUES

Derrière une meule de foin, en pleins champs, Michel et Claude venaient de découvrir le Chétif endormi. Le second siffla aux oreilles du dormeur qui tressaillit, se secoua, ouvrit les yeux.

Aussitôt, Claude s'éloigna de quelques pas, feignant d'examiner avec intérêt le paysage. Michel à qui il avait fait la leçon s'approcha du chemineau :

— C'est moi qui ai sifflé, Chétif. Je voulais que tu te réveilles. Je cherche, tu comprends?

Le Chétif était bien réveillé mais il ne voulait pas en avoir trop l'air :

— Tu cherches? Quoi donc? dit-il d'un air abruti.

— Le petit à Sandrine. Dis donc, ça doit te faire quelque chose de le savoir perdu. Vous étiez des copains, tous les deux.

Cette fois, le Chétif ne jouait plus la comédie. Sa figure changea et on put y lire un chagrin réel :

— Le pauvre gosse! Oui, on était copains... Un bon petit... C'est bien le seul ami que j'aie...

— Alors, Chétif, il faut m'aider à le retrouver.

— Comment que tu veux que je fasse? J'sais pas où il s'est ensauvé, moi.

— Tu penses qu'il s'est sauvé?

— J'dis ça, j'sais pas... Les enfants, tu sais, ça a quèqu'fois des drôles d'idées...

Claude jugea que le moment était venu d'intervenir et s'avança :

— Comment, mon brave homme? Vous aimez le petit Jacques et vous ne feriez pas tout pour le tirer d'affaire? Ah! Mais, dites donc...

Il feignait d'apercevoir sur la figure du Chétif quelque chose d'extraordinaire :

— Dites donc, vous en savez plus long que vous voulez le dire. Allons! Il s'agit de sauver un innocent. Vous avez bien une idée de l'endroit où le père Dumas l'a caché?

Le Chétif devint livide :

— Le père Dumas? Qu'est-ce qui vous fait dire ça, à vous?

— Rien, sinon que je pense que cet homme-là est capable de tous les mauvais coups. Et c'est votre idée à vous aussi. Allons! Si vous ne savez pas exactement, vous vous doutez bien...

Il s'arrêta. Une chose extraordinaire se produisait. Deux grosses larmes coulaient le long des joues du Chétif :

— Je l'aimais bien... Il était gentil...

— Pourquoi dites-vous « il était »? Vous pensez qu'il l'aurait tué?

— Non... Il est tout de même pas capable de ça...

Claude sourit :

— Bravo! Vous venez de nous dire la vérité. C'est le père Dumas qui a voulu se débarrasser du gosse, n'est-ce pas? Où est-il?

Le Chétif frissonna :

— S'il m'arrivait quelque chose...

— On vous tirerait d'affaire. Personne ne vous ennuiëra, au contraire.

L'homme réfléchissait. Visiblement, une lutte se livrait en lui entre l'affection qu'il avait pour le petit compagnon de ses courses dans les bois et sa terreur de l'Autorité :

— Vous avez raison, dit-il soudain. J'peux pas laisser faire ça sans essayer au moins...

Claude eut un véritable élan de triomphe :

— Oui, vous savez, n'est-ce pas? Vous savez où il peut être? En danger, n'est-ce pas?

Le Chétif secoua la tête :

— On tue pas un gosse comme ça...

— S'il s'agit de choses très graves... Si, par exemple, on a peur qu'il parle, qu'il dise quelque chose qu'il sait...

Le chemineau recula :

— Et que vous savez aussi, reprit Claude.

— Taisez-vous, balbutia le Chétif d'une voix étranglée. Il ne faut pas dire ça... Jamais... Jamais... Et puis on croit savoir et on se trompe...

— Peu importe, d'ailleurs. Mais il y a l'enfant, l'enfant qu'il faut sauver... puisque vous savez...

— Ça, oui, je veux bien... Seulement, pas maintenant...

— Comment, pas maintenant? s'écria Michel. Si Jacques est en danger...

— Faut faire attention... C'est dangereux... Et puis, y a peut-être pas seulement le vieux...

Michel et Claude échangèrent un regard. La situation s'éclairait tragiquement. Hugues et le père Dumas étaient décidément complices :

— Alors? dirent en même temps les deux jeunes gens haletants.

— Alors, dit le Chétif, faut attendre la nuit. Quand tout le monde sera couché... vers minuit... tenez... Venez me chercher ici... Je vous conduirai là où je crois... ça sera difficile... Faudra apporter... Vous savez? Ces petites machines qui éclairent...

— Des lampes électriques...

— C'est ça... Et puis toi, Michel, des outils, un pic, une pioche... Tâche de te procurer un levier...

— Pourquoi faire?

— Vous verrez... Oh! j'suis pas sûr, mais, pourtant... A minuit!

Le reste de la journée s'écoula dans l'angoisse pour Michel et Claude. Quant à Sandrine à qui ils avaient raconté la conversation avec le Chétif, elle était partagée entre deux sentiments : le désespoir et une vague espérance. Ils étaient les seuls à ne pas s'agiter car tous les gens du village continuaient à battre les routes. La gendarmerie explorait les pays voisins. Mais nulle part, on ne découvrait trace de l'enfant et plus l'heure s'avavançait, plus Michel et Claude sentaient s'ancrer en eux la certitude que le chemineau savait la vérité.

Mais si Claude, lui, était convaincu qu'Hubert avait été assassiné, il ne saisissait pas encore les rapports unissant entre eux les divers personnages de l'histoire. Lui et le fils de la victime étaient réduits aux suppositions à ce sujet.

Hugues était un de ceux qui paraissaient le plus dévoués. Il courait partout, accompagnait les gendarmes. Quant à Françoise, elle semblait inquiète. Le père Dumas était peut-être le plus naturel dans tout ce monde. Il disait à qui voulait l'entendre :

— C'te pauv' Sandrine! Elle me fait pitié... Ce peuv' petit gars, tout de même... J'ai regret d'avoir été parfois dur avec lui... Mais vous savez, les gosses, ça vous met quelquefois hors de vous...

Vers le soir, on décida Sandrine à rentrer chez le cousin. Il fut entendu qu'elle laisserait ouverte la fenêtre donnant sur la carrière et qu'on viendrait la prévenir si on trouvait quelque chose.

— Je veux aller avec vous, disait-elle.

— Non, Sandrine, dit Michel avec fermeté. Il ne faut pas. Si ce que nous croyons est vrai, le vieux ne cessera pas d'être sur ses gardes et si, en rôdant dans la maison, il s'apercevait que vous êtes sortie, cela

pourrait faire du vilain. Soyez courageuse. Vous nous verrez cette nuit.

Claude avait pris une chambre à l'unique auberge du pays. Il y rentra ostensiblement vers huit heures puis en ressortit vers dix, en disant qu'il allait se joindre à une battue de nuit que devaient faire les gendarmes assistés de quelques paysans.

Cette fois, il ne rentra pas. Michel et lui se glissèrent dans les bois et ce fut assis sous un buisson, dans le grand silence nocturne que perçait quelquefois le cri d'un oiseau de nuit qu'ils attendirent l'heure fatidique où ils devaient rejoindre le Chétif.

Elle sonna enfin cette heure. Les douze coups de minuit s'égrenèrent au petit clocher. Il était à peine minuit deux quand Michel et Claude se retrouvèrent près de la meule où les attendait le petit chemineau.

Vers le soir, Michel avait caché dans le foin les instruments qui lui avaient été demandés. Silencieusement, le Chétif se leva :

— Venez... Vous n'avez rencontré personne?

— A cette heure? Qui veux-tu...

— J'vas vous dire... Vous croyez tous les villageois endormis, hein? Eh ben! y en a un, au moins, qui ne dort pas...

— Qui? demanda Michel.

— Tout à l'heure je suis passé devant la maison de ton père... celle où il est mort... La lumière était pas éteinte en bas. Je me suis caché pour voir parce que ça me semblait drôle... Tout d'un coup la porte s'est ouverte et j'ai vu une ombre sortir...

— Hugues...

— Oui. Faut se méfier. Quelquefois qu'il rôderait...

Claude sourit dans l'ombre :

— Chétif, j'ai pris la précaution d'emporter deux revolvers.

Le Chétif poussa un cri étouffé :

— Faut tuer personne! Les gendarmes...

— C'est entendu, dit Claude, mais, quelquefois, il n'est pas mauvais de faire peur...

Tout en parlant à voix très basse, ils avaient suivi le Chétif sans prendre garde au chemin qu'ils prenaient. Ils s'aperçurent qu'ils étaient arrivés à la carrière.

— Allumez, souffla le Chétif.

La courte flamme de la lanterne électrique jaillit. Le décor apparut, sinistre dans la nuit avec ses pierres qui semblaient prêtes à sombrer dans quelque abîme.

— Que fait-il ? demanda Claude à voix basse.

Michel fit un geste d'ignorance. Le Chétif, après avoir contourné les roches, venait de se jeter à plat ventre et, de ses mains étendues, il tâta le sol autour de lui. Il dit tout à coup :

— C'est là... Baissez-vous...

Les deux jeunes gens obéirent et, dans l'ombre, ils rencontrèrent les mains du Chétif guidant les leurs. Et ils sentirent qu'une grosse pierre s'ébranlait.

— Je crois que c'est là, murmura-t-il. Le levier... La lampe...

De nouveau, la lumière parut.

— Allez, soulevez la pierre. Elle ne doit pas être bien lourde...

Michel glissa le levier. La pierre bascula. Un souffle froid vint frapper Claude au visage.

— Il y a là un ancien passage, chuchota le Chétif. Venez...

Ils s'y engagèrent avec précaution. Les pierres roulaient sous leurs pieds et leurs doigts frôlaient des murailles humides.

— Ecoutez ! dit le Chétif. Ne marchez plus !

Immobiles, ils restaient l'oreille tendue. Alors, de loin, leur parvint une voix faible, étouffée comme si celui à qui elle appartenait était enfermé dans les entrailles de la terre.

— Au secours !

— L'enfant...

— Oui...

Ils avancèrent de nouveau. Cette fois, les deux lan-

ternes étaient allumées et ils projetaient les lueurs sur les murs. Soudain, apparut un panneau de fer rouillé. D'un mouvement brutal, Michel l'enfonça et quelque chose vint se jeter contre lui. Il enleva l'enfant dans ses bras :

— Jacques!

— Michel! Le Chétif!

Le pauvre petit était pitoyable, ses vêtements étaient en lambeaux comme après une terrible lutte et sa figure portait des traces de coups ainsi que ses bras que l'étoffe déchirée mettait à nu; mais le brave petit bonhomme ne pleurait pas :

— Qui t'a enfermé là, mon petit?

— Le vieux, haleta le gosse. Il m'aurait laissé là, je serais mort de faim si vous n'étiez pas venus...

Les forces semblaient brusquement l'abandonner. Il laissa aller sa tête vers l'épaule de Michel :

— Allons vite. J'ai hâte de retourner vers Sandrine... Elle va être si heureuse...

Claude lui toucha le bras :

— Le Chétif n'est plus là...

Le chemineau, en effet, avait disparu. Une bizarre angoisse saisit les deux jeunes gens. Avait-il entendu quelque chose qui l'avait inquiété pour qu'il les eût quittés ainsi?

— Nous verrons bien... Venez, Michel...

Ils se dirigèrent vers la sortie de la carrière. Au moment où ils allaient dépasser l'issue, une ombre se dressa devant eux :

— Attention! dit le Chétif. Hugues... Il ignore encore que vous êtes ici mais il va se trouver sur votre passage...

— Tant pis! Nous passerons!

C'était Claude qui avait parlé. Il semblait terriblement résolu et sa main serrait le revolver.

— Là, murmura le Chétif.

Un homme était couché sur une des roches. Il guettait avidement ayant entendu du bruit. Michel posa doucement l'enfant à terre; les deux jeunes gens

échangèrent un signe et, brusquement, avec une telle rapidité que le mouvement fut impossible à prévoir, tous deux tombèrent sur Hugues.

— Il faudrait des cordes; haleta Claude.

— J'en ai, dit le Chétif.

L'homme se défendait féroce­ment avec des cris sourds de bête. Il mordait, griffait. Cette lutte silencieuse avait quelque chose de sinistre. Le Chétif lança un paquet de cordes. Michel qui était d'une force prodigieuse réussit à lier les bras et les jambes de Terrisse et quand il ne fut plus qu'une masse réduite à l'impuissance, Claude se tourna vers le chemineau :

— Chétif, est-ce que tu ne crois pas que, pour nous tous, pour la justice, l'heure est venue de parler?

CHAPITRE X

CHATIMENT

— Où me menez-vous? dit Hugues. C'est une violence abominable... Je porterai plainte... Je...

— Te donne pas tant de mal. Tu sais aussi bien que moi de quoi il retourne... Assassin!

— Quoi? Qu'est-ce que tu dis? hurla Hugues, essayant de briser les liens qui l'enserraient. Assassin, moi? J'voudrais bien savoir qui j'ai tué, hein?

— Je ne pense pas que nous ayons besoin de vous renseigner là-dessus, interrompit Claude. Maintenant, assez, hein? Le jour ne tardera pas à se lever. Allons! Chétif, le moment est venu de te montrer brave. Tu sais ce qu'il a été convenu entre nous... Et nous, ajouta-t-il, désignant à Michel, Hugues ficelé et réduit à l'impuissance, enlevons le paquet!

— Vous allez me tuer, bandits! Mais vous ne saurez rien... rien!

— Te tuer! C'est pas notre affaire, dit Michel. C'est à la justice d'agir, maintenant!

Hugues se débattit furieusement :

— La justice! vous êtes fous! Je ne veux pas!

Il ne put en dire davantage. Michel le soulevait comme un paquet :

— Emportons-le. Et toi, mon petit, va vite retrouver ta maman. La fenêtre est ouverte. Et ne faites pas de bruit.

Portant leur fardeau, ils se dirigeaient vers le bois, après que Claude eut ordonné au Chétif :

— Tu as bien compris, hein? Au point du jour!

Tout était calme dans le village. Personne ne se doutait du court drame qui venait de se dérouler. Dans la chambre de Sandrine où la porte était fermée à clef, les volets et la fenêtre clos, la mère et le fils blottis dans un coin attendaient, eux aussi, le jour avec inquiétude.

Enfin, l'aube se leva. La jeune femme laissa l'enfant dans sa chambre et vint, comme de coutume, préparer le déjeuner du père Dumas. Elle réussit à garder un air triste de circonstance et le vieux ne soupçonna rien.

— Rien de nouveau?

— Rien, répondit simplement Sandrine.

Le déjeuner servi, elle retourna dans la cuisine. Dumas termina son pain et son café puis, se levant, il vint ouvrir la fenêtre qui donnait sur la place. Aussitôt, il recula :

— Qui est là? Répondez...

— Je vous ai fait peur, père Dumas? dit une voix. C'est moi, le Chétif!

— Qu'est-ce que tu veux? J'aime pas les vagabonds.

— Excusez... Vous me laisserez bien, pourtant, vous dire un petit mot...

— Quoi?

— Oh! C'est pas pour demander l'aumône... C'est une commission dont on m'a chargé tout à l'heure.

— Tu mens! Presque tous les gens du village dorment encore, je suis toujours un des premiers levés. On n'a pas pu te donner de commission à cette heure-ci...

Le Chétif s'approcha de la fenêtre, l'air mystérieux :

— J'ai vu quelqu'un, pourtant, moi, père Dumas... Et on m'a dit de vous dire... Seulement, attention, faut pas que la Sandrine entende...

— Elle est dans sa cuisine, la Sandrine... Qu'est-ce qu'il y a ?

Le chemineau, maintenant, était assis sur l'appui de la fenêtre. Il dit à voix basse :

— L'enfant est retrouvé.

Dumas tressaillit. Mais il était trop fort pour se trahir :

— Retrouvé ? Ah ! Tant mieux !

— Oui, retrouvé... mort !

Cette fois, le vieux reçut le coup en pleine poitrine :

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Mort... On l'a retrouvé dans la carrière, sous une grosse pierre. Les gendarmes ont été prévenus tout de suite. Ils ont dit que ça pouvait être un accident, comme ça pouvait être un crime... On m'envoie vous chercher...

Dumas chancelait. Il dut se tenir à la fenêtre pour ne pas tomber :

— Voyons... Voyons... Un crime... C'est pas possible, ça ! Où est-il ?

— On l'a transporté dans la maison de Françoise Ferrand... Vous comprenez. C'était pour que la mère le voie pas tout de suite. Cela lui aurait donné un coup trop affreux, à la malheureuse...

Dumas, peu à peu, se remettait. Il y avait chez ce vieillard une force extraordinaire. Il devait penser que, si on avait trouvé l'enfant mort dans la carrière, c'est qu'il s'était évadé de la cachette où il l'avait enfermé. Et comme il ne pourrait parler, personne ne songerait à l'accuser :

— Alors, reprit-il, faut que j'aille là-bas ?

— Oui. Vite ! On m'a dit de vous ramener... Ne dites rien à Sandrine, monsieur Dumas, croyez-moi. Elle pourrait se douter...

Il rentra dans l'intérieur de la chambre. Le Chétif

l'entendit remuer. Enfin, il reparut, coiffé d'une vieille casquette, un bâton à la main.

— On y va, dit-il.

Il rejoignit le Chétif dans la rue. Celui-ci tremblait comme la feuille. C'était une lourde mission qu'on avait donnée à cet homme craintif et il fallait qu'il fût bien attaché à Jacques et que Michel et Claude se fussent montrés terriblement convaincants pour qu'il l'eût acceptée.

Le jour, maintenant, était levé. On voyait, dans le village s'ouvrir les portes et les fenêtres et, déjà, des cultivateurs partaient pour les champs. Il y eut quelques regards surpris quand on aperçut le chemineau avec le vieillard. Mais on pensa qu'il devait encore s'agir de la disparition du fils de Sandrine. En somme, c'étaient les parents du vieux, il pouvait bien s'occuper de la chose...

En passant devant l'église, le Chétif leva la tête vers le clocher :

— J'peux jamais passer là sans penser au pauvre Ferrand...

Dumas faillit trébucher. Malgré toute sa solidité morale, il devait commencer à être troublé. Sans doute, au moment où il allait voir sa petite victime, songeait-il à l'autre, la première...

Ils arrivaient devant la maison de Françoise Ferrand. En bas, la boutique était fermée. Fermés aussi les volets du logement de la veuve. Le vieux dit d'une voix mal assurée :

— Il est là-haut ?

— Non, dit le Chétif. On l'a mis dans la boutique.

Quelqu'un devait guetter leur venue derrière la porte car elle s'entr'ouvrit. Une main attira le père Dumas à l'intérieur. Le Chétif suivit et la porte se referma.

Le vieux clignait des yeux. Les volets de l'atelier étant clos, il ne voyait que du noir. Pourtant, sur une table, une lampe clignotait :

— Regardez, dit à côté de lui une voix inconnue.

Le jet brutal d'une lampe électrique frappa un banc de bois sur lequel était étendu un homme ligoté :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? balbutia le vieux.

— Ça, père Dumas, dit Michel, surgissant près de Claude qui venait de parler, c'est votre complice. Et cela veut dire qu'il est temps de régler les comptes.

— Les comptes ? Quels comptes ? dit le vieux. Est-ce que c'est ma faute à moi si l'enfant est tombé dans la carrière ? Il était toujours à galvauder... Ça devait arriver.

— Comme il devait arriver, n'est-ce pas, père Dumas, que le charpentier Hubert Ferrand tombât d'un échafaudage ? Allons ! Il est inutile de nier. Le coup était monté entre Hugues Terrisse et vous, hein ? Votre complice a tout avoué. Il paraît que c'est vous qui lui aviez donné le conseil de se débarrasser de son patron...

— C'est faux ! cria le vieillard. J'ai jamais eu cette idée-là, moi... C'est lui qui est venu me dire qu'il voulait avoir le fonds et la Françoise et...

Un véritable rugissement s'éleva du coin où était étendu Hugues :

— menteur ! menteur ! J'aurais jamais fait ça si tu ne m'avais pas offert de m'avancer l'argent et, tout ça, parce que tu avais une hypothèque sur la maison et que tu la voulais, vieux grigou ! T'as toujours été comme ça. Tu ne prêtais de l'argent que parce que tu avais envie de la vigne de celui-ci, le champ de celui-là, la maison de cet autre...

Le vieux Dumas haletait. Mais il avait plus de force et plus d'audace qu'on le supposait. Il se redressa :

— Tout ça, c'est des manigances auxquelles je ne comprends rien... D'abord, quoi ? Hubert est mort, c'est que c'était son heure. Qui est-ce qui dit qu'on l'a tué ? Et tué comment ?

— En sciant une planche de l'échafaudage qui a cédé sous son poids.

— C'est pas vrai ! cria Hugues. Et la preuve, c'est

qu'on a examiné l'échafaudage et que personne a rien vu...

— Sauf moi, dit une voix faible.

Le Chétif s'avançait :

— Ben oui, j'ai pas osé parler, j'ai été lâche... Voilà ce que j'avais trouvé en bas du clocher le soir de la mort de Ferrand... Cette planche où on voit la marque des dents de la scie... La voilà!

Il montrait un morceau de bois où se voyait nettement la marque dont il parlait. La sueur perlait au front du pauvre diable. On sentait qu'il accomplissait le plus grand effort de sa vie.

— C'est impossible à prouver! hurla Hugues. Je vous mets au défi!

— Malheureusement, dit la voix de Claude, il y a un second crime et il existe une seconde preuve...

En reculant, il démasquait Françoise pâle et tremblante :

— La nuit où je veillais avec toi Hubert Ferrand, Hugues Terrisse, je t'ai vu étouffer ta victime parce que tu avais peur qu'elle parlât...

— Encore un mensonge! Il est mort d'une hémorragie interne...

Provoquée par la pression que tu as exercée sur sa poitrine. Le sang a jailli de ses lèvres. En effet, ce serait impossible à prouver, comme tu dis si tu n'avais pas commis une imprudence qui devait te trahir. Tu avais pris une couverture au pied du lit et tu t'en es servi pour étouffer ta victime...

Il prenait des mains de Françoise un paquet qu'il déplaît.

— Cette couverture venait d'être lavée et elle a été remise dans l'armoire après avoir été ramassée derrière le lit. Ce n'est que ce matin que, sur ma prière, Mme Ferrand a cherché cette couverture... Je voulais voir tout ce qui s'était trouvé sur le lit pendant cette agonie. La couverture porte une goutte de sang... Elle a été appuyée sur les lèvres du moribond pour arrêter son souffle...

Hugues laissa échapper un gémissement. Mais le père Dumas n'abandonnait pas le combat :

— Je ne sais pas si cet homme a fait tout ce que vous dites. Mais, moi...

— Vous, dit le Chétif d'une voix tremblante, vous avez causé avec Hugues le matin du crime. Vous lui avez dit que vous aviez entre les mains deux billets, l'un ancien, de six mille francs, l'autre totalisant un ancien prêt et le nouveau. Ça faisait dix-huit mille francs au lieu de douze mille qu'il vous devait vraiment...

Le vieux éclata de rire :

— En voilà une histoire ! Et tu crois qu'on te croira, toi, une traîne savale, un vagabond ?

— Peut-être qu'on me croirait pas si j'étais seul, dit le Chétif dont la voix se raffermait. Mais il y a encore quelqu'un qui a entendu...

Cette fois, le père Dumas poussa un cri d'épouvante. La porte qui donnait dans l'intérieur de la maison venait de s'ouvrir et Sandrine apparaissait avec son fils...

— Vous ne pourrez plus nier, père Dumas, dit Claude Cauvy. L'enfant a parlé...

— Voilà les gendarmes, dit Sandrine, haletante.

On entendit un gémissement. A cette nouvelle, le Chétif venait de s'évanouir. Ceci était la seule chose qu'il ne pouvait supporter.

Le procès des assassins d'Hubert Ferrand eut lieu quelques mois après. Hugues Terrisse qui avait avoué enfin fut condamné à vingt ans de travaux forcés. Mais les juges ne purent exercer leur sévérité sur son complice. Il était mort à l'infirmerie de la prison quelques jours avant sa comparution devant les assises.

Le père de Sandrine est arrivé peu de temps après les événements que nous avons racontés. Michel a épousé la jeune femme. Ils sont riches car le voyageur a employé une partie de la fortune gagnée en Amérique à doter sa fille et le petit Jacques, mis au collège d'Orléans où habite le jeune ménage deviendra un homme instruit.

Quant à Claude Cauvy, du jour au lendemain, son nom a été connu et son journal l'a spécialisé dans les enquêtes criminelles.

Le seul être qui ait absolument refusé de changer de vie, c'est le Chétif. On le rencontre toujours battant les bois. Et quoiqu'il n'ait rien à se reprocher, au contraire, il continue à fuir dès qu'il aperçoit dans le lointain, le képi d'un gendarme...

Françoise a quitté Sarcelotte et s'est fixée à Orléans, auprès de son beau-fils. Elle va se remarier avec un brave garçon dont l'affection lui fera oublier le cauchemar qu'elle a vécu...

FIN

Pour paraître samedi prochain :

Le trio des as

Roman policier inédit

par MAURICE PÉROT



VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD

LES PAMPAS

LES FORÊTS ÉQUATORIALES

LES GRANDS DÉSERTS

L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc..

**VOUS LIVRERONT LEURS
SECRETS SI VOUS LISEZ..**

TOUS LES MERCREDIS

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0fr.35 LE ROMAN
COMPLET

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

**Vous y trouverez des héros qui
accompliront des prouesses ver-
tigineuses sur TERRE, sur MER
et dans les AIRS.**

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14^e)

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

**L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(Made in France)**